anxa
88-B
20416

PETITES MONOGRAPHIES
DES GRANDS ÉDIFICES
DE LA FRANCE

AMÉDÉE BOINET

La Cathédrale de BOURGES

VILLE DE RENNES

École régionale des Beaux-Arts

Concours Semestriels

Sur la proposition du Jury un

1er Prix ex-aequo de dessin

à Mr Corvon Raymond

élève du cours de l'Architecture

(1re Année)

Rennes, le 11 Juillet 1920

LE DIRECTEUR,

Roum

R. CORNON
RENNES

La

Cathédrale de Bourges

PETITES MONOGRAPHIES
DES GRANDS ÉDIFICES DE LA FRANCE

Collection publiée sous le patronage

DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE
ET DU TOURING-CLUB DE FRANCE

La Cathédrale d'Albi, par J. Laran. 48 grav. et 1 plan.

La Cathédrale d'Amiens, par A. Boinet. 43 grav. et 3 plans.

La Cathédrale de Bayeux, par J. Vallery-Radot. 51 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Bourges, par A. Boinet. 49 grav. et 2 plans.

La Cathédrale de Chartres, par René Merlet. 38 grav. et 2 plans. *Édition anglaise.*

La Cathédrale de Clermont-Ferrand, par H. du Ranquet. 40 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Limoges, par René Fage. 44 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Lyon, par Lucien Bégule. 56 grav. et 1 plan.

La Cathédrale du Mans, par G. Fleury. 42 grav. et 3 plans.

La Cathédrale de Reims, par L. Demaison. 44 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Rouen, par A. Loisel. 50 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Sens, par l'abbé E. Chartraire. 43 grav. et 1 plan.

L'Abbaye de Cluny, par Jean Virey. 40 grav. et 2 plans.

L'Abbaye de Fontenay, par Lucien Bégule. 60 grav. et 1 plan.

L'Abbaye de Moissac, par A. Anglès 38 grav. et 2 plans.

L'Abbaye de Vézelay, par Charles Porée. 34 grav. et 1 plan.

L'Église de Brou, par Victor Nodet. 40 grav. et 1 plan.

Le Château d'Anet, par A. Roux.

Le Château de Chambord, par Henri Guerlin. 41 grav. et 2 plans.

Le Château de Coucy, par Eugène Lefèvre-Pontalis. Introduction historique de Ph. Lauer. 36 grav. et 2 plans.

Le Château de Rambouillet, par Henri Longnon. 34 grav. et 2 plans.

Les Châteaux de Touraine, *Luynes*, *Langeais*, *Ussé*, *Azay*, par Henri Guerlin, 45 grav.

Le Château de Vincennes, par le Colonel F. de Fossa. 35 grav. et 2 plans.

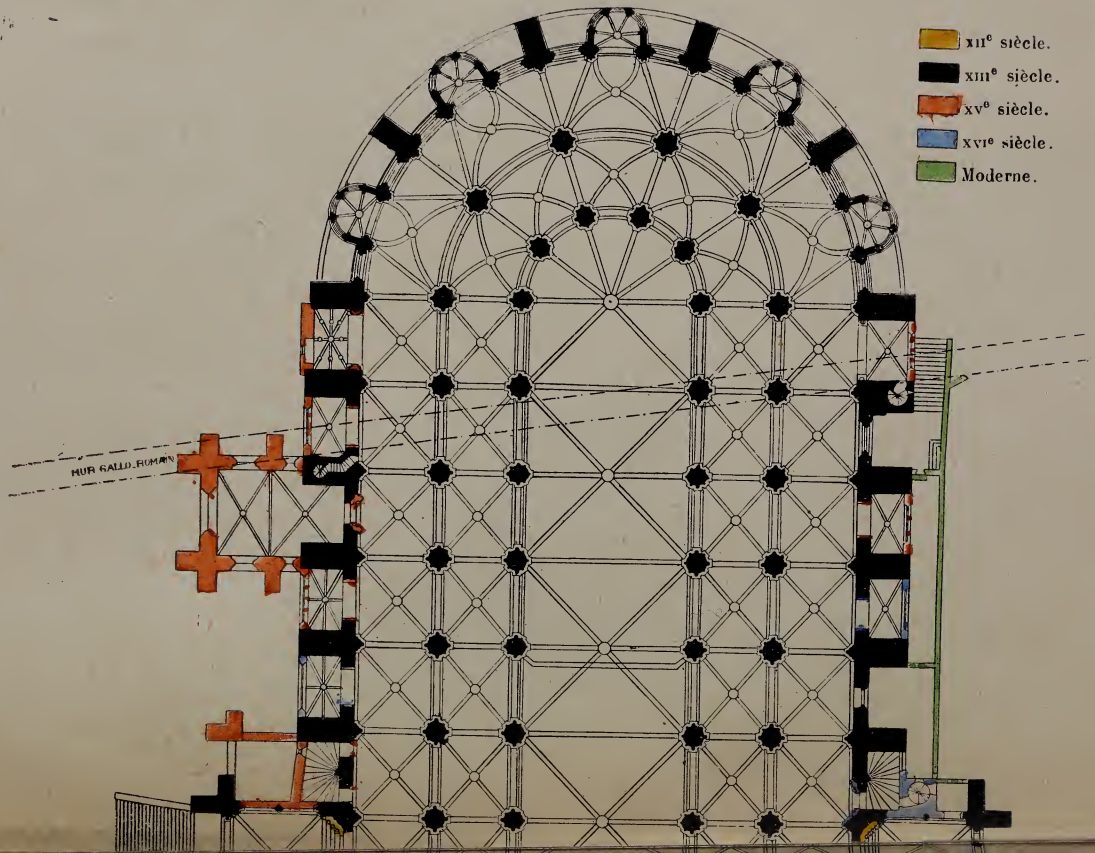
L'Hôtel des Invalides, par Louis Dimier. 35 grav.

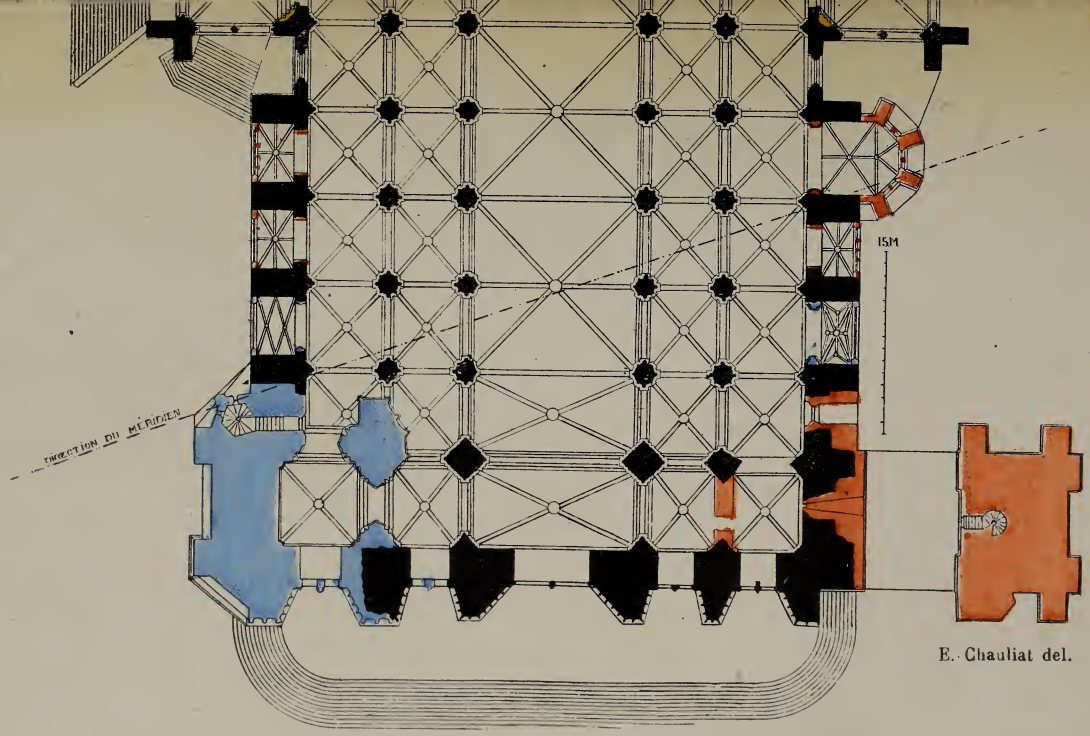
Le Mont-Saint-Michel, par Ch.-H. Besnard. 54 grav. et 4 plans.

Saint-Pol-de-Léon, par L.-Th. Lécureux. 39 grav. et 1 plan.

Senlis, par Marcel Aubert. 39 grav. et 1 plan.

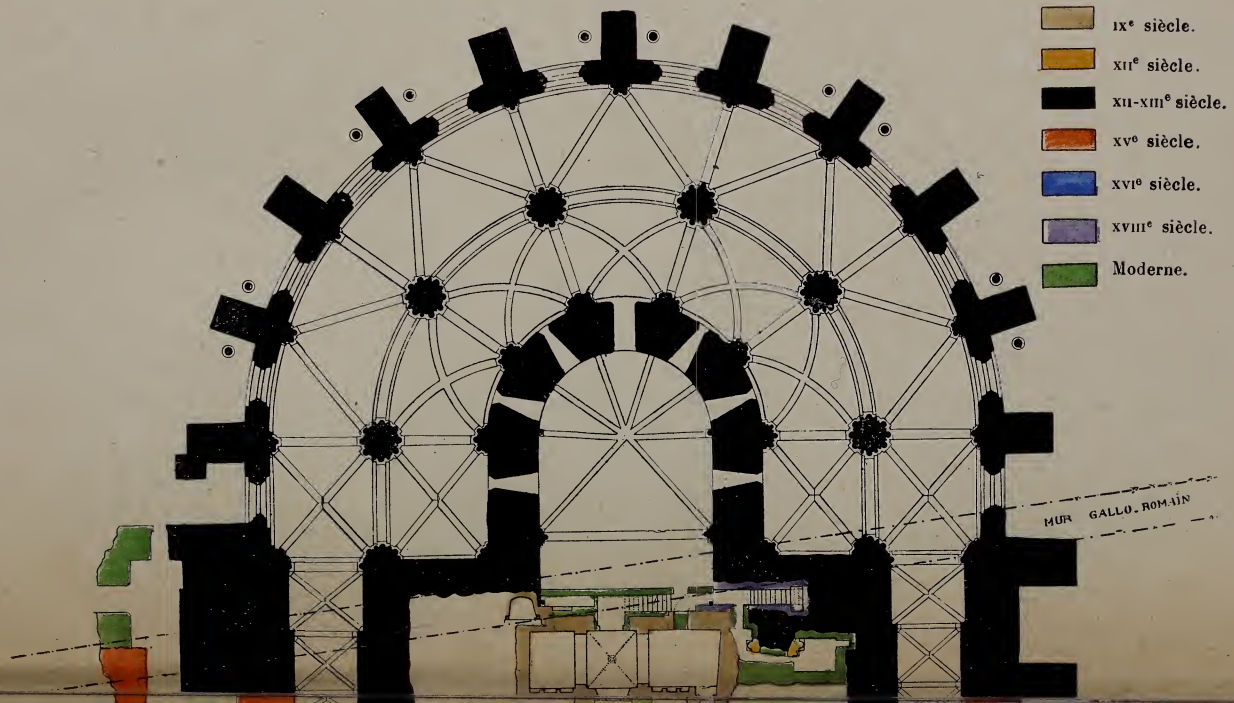
ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY. 5-736.


XIIe siècle.
XIIIe siècle.
XVe siècle.
XVIe siècle.
Moderne.
MUR GALLO-ROMAIN



E. Chauliat del.

Plan de la cathédrale de Bourges.


IXe siècle.
XIIe siècle.
XII-XIIIe siècle.
XVe siècle.
XVIe siècle.
XVIIIe siècle.
Moderne.
MUR GALLO-ROMAIN

Plan de la crypte de la cathédrale de Bourges.

R. CORNON
R. NEC

Petites Monographies des Grands Édifices
* * * de la France * * *
Publiées sous la direction de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS

La Cathédrale de Bourges

PAR

AMÉDÉE BOINET
Archiviste-Paléographe
Bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Ouvrage illustré de 49 gravures et 2 plans.

Deuxième édition.

PARIS
HENRI LAURENS, ÉDITEUR
6, rue de Tournon, 6

Tous droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays.

Photo Neurdein.

La cathédrale et les jardins de l'archevêché

AVANT-PROPOS

La cathédrale de Bourges, une des merveilles les plus vantées de l'époque gothique, attend encore sa monographie critique et complète. Dans l'espoir qu'elle tentera un jour la plume d'un archéologue érudit et patient, nous avons rédigé ce modeste ouvrage destiné à indiquer brièvement au visiteur les beautés de ce grandiose édifice, qui se distingue par l'harmonie et l'élancement de ses lignes, par la richesse de sa sculpture et par l'incomparable suite de ses verrières.

Comme tant d'autres belles églises du moyen âge, Saint-Étienne de Bourges a eu beaucoup à souffrir des injures du temps et des hommes. Les guerres de religion, le mauvais goût des chanoines du XVIIIe siècle et la Révolution lui ont porté des coups funestes. Les restaurateurs du XIXe siècle commirent à leur tour de lourdes fautes, malheureusement irréparables.

Les publications d'ensemble sur le monument ne sont pas très nombreuses. Indépendamment du livre du chanoine Romelot (1824), qu'on ne doit consulter qu'avec beaucoup de prudence, nous citerons surtout la *Description historique et archéologique* du baron de Girardot et d'Hippolyte Durand (1849), l'*Histoire et Statistique monumentale du département du Cher* (1883) de Buhot de Kersers, et le guide de l'abbé Barreau (1885). L'*Histoire du Berry* de Raynal (1844-1847) contient aussi d'utiles renseignements.

L'admirable série de vitraux a fait l'objet de deux travaux très importants de la part des Pères Cahier et Martin et du marquis Des Méloizes, qui ont ainsi rendu à nos grands peintres-verriers d'autrefois un hommage digne d'eux. Nous tenons à mentionner encore les études très documentées, parues de nos jours, du marquis Des Méloizes et de MM. Gauchery,

Roger et Pierre, qui figurent dans notre bibliographie. Enfin, nous nous permettons d'indiquer le volume que nous avons consacré aux sculptures de la façade occidentale.

C'est pour nous un devoir de remercier, en terminant cet avant-propos, M. Paul Gauchery pour les indications et les notes qu'il nous a données et communiquées si aimablement, ainsi que notre confrère et ami, M. Gandilhon, qui nous a guidé avec beaucoup d'obligeance à travers les archives départementales du Cher. Qu'ils veuillent bien recevoir ici l'expression de notre sincère gratitude.

Photo A. Boinet.

CUL-DE-LAMPE D'UNE GALERIE DE LA CRYPTE

Photo Martin-Sabon.

DÉTAIL DE LA PORTE CENTRALE DE LA FAÇADE OCCIDENTALE

I

HISTOIRE

Les Cathédrales antérieures à la fin du XIIe siècle. — L'histoire des églises qui ont précédé la cathédrale actuelle est extrêmement confuse. Nous ne possédons que quelques données très vagues qui reposent uniquement sur la tradition ou sur les affirmations d'auteurs suspects.

La plus ancienne église, dédiée à saint Étienne, datait du temps même de saint Ursin, qui, vers le milieu du IIIe siècle, vint évangéliser le Berry. Léocade, gouverneur de l'Aquitaine, accorda l'autori-

sation de transformer son palais de Bourges en sanctuaire, pour que le saint évêque pût y déposer les reliques du premier martyr de l'Église, qu'il avait apportées de Rome.

Vers 380, l'évêque saint Pallade aurait édifié au même endroit un second temple, un peu à l'Ouest de l'emplacement occupé, au début du siècle suivant, par le mur gallo-romain. Dans la seconde moitié du VIe siècle, Grégoire de Tours nous dit que l'église de Bourges est magnifiquement construite. Fait-il allusion à un monument élevé postérieurement à celui qu'on attribue à saint Pallade ? C'est ce que nous ne pouvons préciser.

Plusieurs historiens du Berry déclarent que l'évêque Raoul de Turenne fit ériger vers 850 une nouvelle basilique. On a supposé que l'abside était alors portée sur une tour de l'enceinte romaine. Nous verrons qu'on a découvert une absidiole remontant sans doute à cette époque et que l'ancien caveau des archevêques qui subsiste encore paraît dater également du IXe siècle.

Nous lisons encore ailleurs que sous l'épiscopat de Gauslin (1014-1029), qui fut un grand bâtisseur, on entreprit les travaux d'un monument plus vaste, en commençant par la nef. Cette nouvelle église fut-elle entièrement terminée à cette époque ? Aucun texte ne nous renseigne. Toujours est-il qu'on a découvert en 1856, sous le chœur de l'édifice actuel, les vestiges d'une construction romane, remontant à la première moitié du XIIe siècle. C'est dans le chœur de cette cathédrale que Louis VII

fut sacré roi de France en 1137. Les deux portes sculptées qui ornent aujourd'hui les porches latéraux en faisaient partie.

La cathédrale actuelle. — Les documents relatifs à la cathédrale élevée au XIIIe siècle sont extrêmement rares. Nous ne connaissons jusqu'ici ni le nom de l'architecte qui a conçu ce vaste monument, ni la date initiale des travaux.

En 1195, l'archevêque Henri de Sully (1184-1199) fait un don de 500 livres pour subvenir, dit-il, aux frais que nécessitent les « réparations » importantes. Il ne parle nullement, dans sa donation, d'une reconstruction, ce qui autoriserait à penser que le monument n'a pas été commencé dans le dernier quart du XIIe siècle, comme certains auteurs l'ont prétendu. On peut répondre, il est vrai, que les réparations en question étaient alors effectuées à la nef qui servait au culte pendant que le chœur était rebâti, et alléguer, en outre, un texte de 1172, d'après lequel l'archevêque Étienne de la Chapelle donne à un de ses clercs, maître Eudes, un emplacement devant la cathédrale pour y bâtir une maison, à condition qu'il le cédera, si cela est nécessaire, pour la reconstruction de l'église. Ce dernier document nous fait donc entrevoir que l'on songeait dès cette époque à bâtir un nouvel édifice. Enfin il est fort possible que Henri de Sully, frère d'Eudes de Sully, évêque de Paris et ancien chanoine de Bourges, ait songé sérieusement à élever une grande cathédrale, qu'il ait consulté ou appelé

le maître d'œuvre chargé à ce moment de poursuivre l'achèvement de la basilique parisienne et qu'il ait même fait commencer les travaux de la crypte. Nous verrons que Saint-Étienne de Bourges et Notre-Dame de Paris présentent certaines analogies, surtout dans le plan.

Quelques textes et la tradition nous invitent à croire que le chœur de la cathédrale de Bourges fut construit sous l'épiscopat de saint Guillaume (1200-1209). Dans un acte, non daté, celui-ci déclare que certaines aumônes ou offrandes seront consacrées entièrement à l'œuvre et à la fabrique de l'église. Un passage de sa vie a paru mériter d'être pris en considération. En 1209, saint Guillaume se disposait à partir pour la croisade contre les Albigeois. Il vint faire ses adieux aux fidèles dans la cathédrale même, mais comme l'endroit où il prêchait était exposé à tous les vents, il fut pris d'une violente fièvre qui l'emporta peu après. On a supposé que le fait avait eu lieu dans l'ancienne nef, ouverte sans doute de plusieurs côtés par suite de la reconstruction du chœur.

Lorsque la canonisation de saint Guillaume fut prononcée le 7 mai 1218, on retira son corps de la crypte pour le transférer dans le chœur et ses reliques furent déposées dans une châsse d'or et d'argent élevée sur des colonnes derrière le maître-autel. A cette date le chœur était donc pour ainsi dire terminé. Les travaux avaient été menés très rapidement.

En 1266, le chapitre attribue, sur une somme de

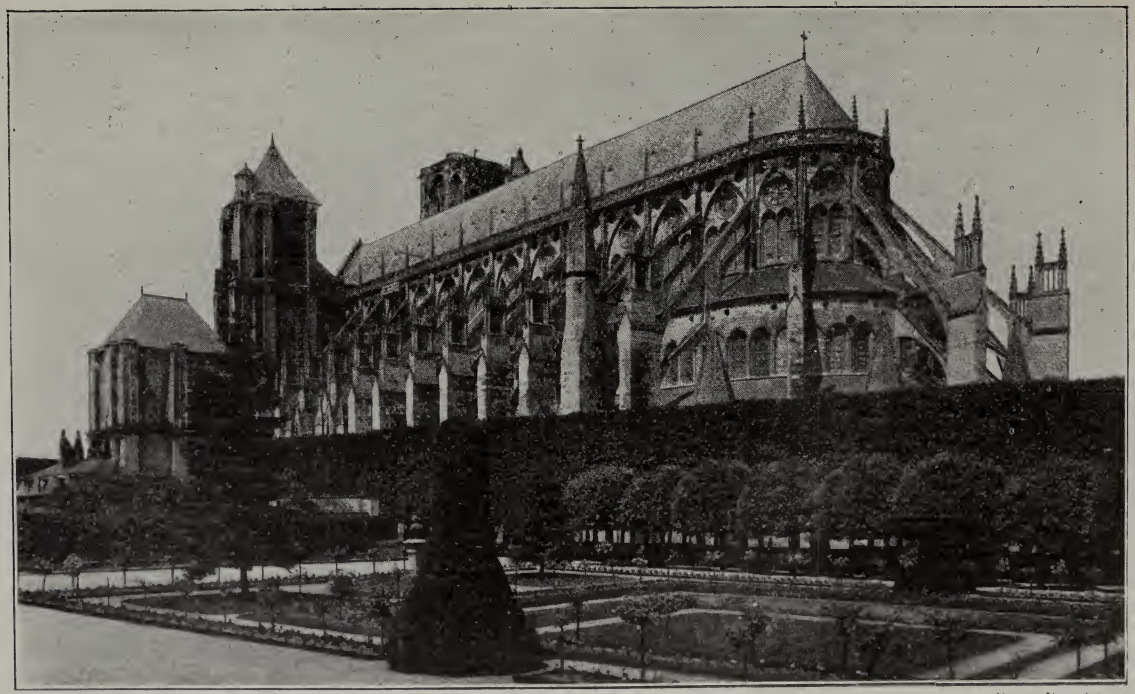


Photo Neurdein.

VUE GÉNÉRALE. FAÇADE MÉRIDIONALE

500 livres, 200 à l'œuvre de la fabrique, mais le document n'est guère précis. En tout cas, à cette époque, la nef était presque achevée. En 1313, les chanoines obtinrent de Philippe le Bel la remise d'un subside de 400 livres pour les employer aux réparations importantes de l'église dont les voûtes menaçaient ruine, par suite d'un incendie ou en raison de certains tassements qui s'étaient produits dans le sol.

Le 5 mai 1324, l'archevêque Guillaume de Brosse dédia le monument. Cette dédicace a trompé certains auteurs qui ont cru qu'elle nous donnait la date d'achèvement de la façade occidentale et de ses portes sculptées. En réalité, celle-ci était certainement terminée, comme la nef — sauf le grand pignon central et la tour nord — depuis une quarantaine d'années. Parmi les sculpteurs ayant travaillé aux portes, on peut nommer Aguillon de Droues (ou Droves) qui a eu soin d'inscrire son nom sous un des bas-reliefs des soubassements.

A la fin du XIIIe siècle, on éleva les deux jolis porches latéraux, en avant des portes romanes. Vers 1390 environ, le duc Jean de Berry fit exécuter à la façade principale, par son architecte Guy de Dammartin, le grand fenestrage ou « grand housteau » qui occupe toute la largeur du vaisseau central. Une curieuse miniature des Très Riches Heures de ce prince à Chantilly, peinte entre 1485 et 1489 par Jean Colombe, de Bourges, et figurant la Présentation de la Vierge au Temple, reproduit dans ses dispositions essentielles, avec toutefois

une certaine fantaisie, la façade telle qu'elle était au xve siècle, avant les modifications opérées un peu plus tard.

C'est aussi à la fin du xive siècle que la cathédrale fut surmontée d'une flèche en charpente revêtue de plomb, établie sur le grand comble, au-dessus de la troisième voûte sexpartite de la nef, ce qui nécessita la construction d'une troisième volée d'arcs-boutants.

Au commencement du xve siècle, la tour sud de la façade fut contrebutée par un pilier du plus disgracieux effet, l'édifice donnant, de ce côté, de sérieuses inquiétudes. C'est à partir de ce moment que s'élevèrent entre les contreforts de la nef et du chœur toute une série de chapelles qui furent embellies de remarquables vitraux et dont les fondateurs furent : Pierre Trousseau (1404), Pierre Aimery (1406), Guillaume de Boisratier (début du xve siècle), Simon Aligret (avant 1412), Robinet d'Étampes (1420-1425), Jacques Cœur (1447), Pierre Fradet (1456), Pierre de Beaucaire (avant 1462), Jean de Breuil (1466) et Jean Le Roy (1472). La sacristie fut bâtie aux frais de Jacques Cœur en 1446-1447.

Les textes nous donnent le nom d'un architecte nommé Robert de Touraine, procureur général, en 1410, de Dreux de Dammartin, maître des œuvres du duc de Berry. Il paraît avoir travaillé assez longtemps à la cathédrale et était encore en fonctions en 1423. On ne sait pas au juste ce qu'il a fait.

Dans le troisième quart du xve siècle environ,

on éleva une nouvelle flèche en charpente, mais elle fut en outre reliée par une toiture transversale à deux pignons, en charpente également, bâtis sur les murs latéraux du vaisseau central, ce qui donnait l'apparence d'un transept.

Le début du XVIe siècle fut marqué par une grande catastrophe. Le 31 décembre 1505, la tour nord s'écroula, entraînant avec elle une partie des voûtes adjacentes et le portail situé à sa base. Cette tour qui était restée longtemps inachevée et qui n'avait été terminée qu'à la fin du XVe siècle par les soins de l'archevêque Guillaume de Cambrai, reposait sur des fondations peu solides. Des architectes appelés de diverses parties de la France avaient déclaré que le désastre était imminent et sur leurs conseils on s'était décidé le 11 décembre 1506 à une reconstruction complète. Mais il était trop tard!

Le chapitre ne se laissa pas décourager par ce malheur. On fit des quêtes dans tout le diocèse et le roi lui-même accorda une somme de 3.000 livres par an. L'archevêque Michel de Bucy contribua pour sa part aux dépenses. Guillaume Pelvoysin fut choisi au début comme maître-maçon et chargé de démolir le pied de la tour qui restait encore debout et menaçait ruine, mais il ne paraît pas avoir eu, dans la suite, la direction des travaux.

Les architectes ou maîtres de l'œuvre furent Colin Byard, Jean Cheneau, Guillaume Pelvoysin et Jacques Beaufils. Colin Byard, qui travailla à Paris, au pont Notre-Dame, et à Blois, a peut-être donné les plans de la tour. Il resta à Bourges de

1508 à 1515. Jean Cheneau, qui paraît dans les comptes de 1508 à 1511, aux mêmes gages que Byard (10 sous par jour), a été employé à la cathédrale d'Auch. Guillaume Pelvoysin, né en 1477, habitait Bourges où il construisit l'Hôtel-Dieu en 1522 et la tour du Pont d'Auron. Ce fut lui qui resta le plus longtemps dans les chantiers de Saint-Étienne. Il touchait toutefois moins que les deux architectes précédents. Après 1540, on n'a aucune trace de lui. Jacques Beaufils le seconda de 1515 à 1518.

La pose de la première pierre eut lieu le 16 octobre 1508. Les travaux furent assez lents au début. Ainsi, en 1514 on n'avait pas encore dépassé le linteau des portes ; mais en 1520 on était parvenu au niveau de la dernière galerie extérieure et le 3 juillet 1523 à la 304e marche de l'escalier intérieur. Le 11 avril 1524, on arrêta que la tour serait terminée par une terrasse, comme à Notre-Dame de Paris, puis qu'on y placerait l'horloge donnée en 1372 par Jean, duc de Berry. De 1535 à 1537, il est souvent question des basses et moyennes voûtes contiguës à la tour, entre autres de celles de la chapelle de Bucy (aujourd'hui des fonts baptismaux). Les comptes vont jusqu'à l'année 1542, mais tout était pour ainsi dire terminé en 1540. Le total des dépenses s'élevait à 60.000 livres environ.

Les documents nous renseignent d'une façon très complète sur les sculpteurs qui furent chargés de décorer la porte Saint-Guillaume, au pied de la tour, qu'il fallut entièrement refaire, et celle de la Vierge, en partie conservée. Le principal fut Mar-

sault Paule, né à Châteauroux et fils d'un orfèvre de Bourges. Il travailla à la cathédrale de mai 1511 à octobre 1515. On lui doit bon nombre des bas-reliefs de la vie de la Vierge et du Christ qui ornent les soubassements, le « Trépassement de Notre-Dame », des statuettes pour les voussures et la statue de saint Guillaume. Parmi ses collaborateurs, il faut citer surtout Nicolas Poyson et Pierre Byard. Le premier est mentionné dans les registres de comptes de janvier 1513 à octobre 1515. Son œuvre la plus importante paraît avoir été une statue de la Vierge qui a disparu. Il a sculpté aussi des bas-reliefs pour les soubassements et des figurines pour les voussures. Quant à Pierre Byard, sans doute parent de Colin l'architecte, il resta peu de temps (en 1513 seulement). Il exécuta quelques pièces d'imagerie non expressément spécifiées.

Nous connaissons encore les noms des artisans qui exécutèrent les « tabernacles » ou dais abritant les grandes statues ou les statuettes des voussures. Ce sont : Jehan Longuet, Martin Hauquer, Mathellin Vannelles, Guillemin d'Estréez, Jehan Hudde, Guillaume Robert, Jehan Chersalle, etc. Ce dernier se retrouve à Gaillon en 1509.

La miniature des Très Riches Heures du duc de Berry, dont il a déjà été question, nous montre la façade avec des contreforts percés de niches où s'abritent des statues, parmi lesquelles on reconnaît deux personnages lançant des pierres à saint Étienne. Ces contreforts ont été modifiés au cours de la reconstruction de la tour. On en a supprimé

les vides et leur sommet fut garni d'un lanternon.

Quelques chapelles se sont élevées dans la première moitié du XVIe siècle, celles bâties pour Denis de Bar (après 1517), Pierre Copin (1517) et Pierre Tullier (1531-1532). Le Saint-Sépulcre de la crypte fut édifié en 1543, par les soins du chanoine Jacques Dubreuil.

La seconde flèche de la cathédrale, élevée au XVe siècle, fut démolie en 1539 pour raison de vétusté et remplacée par une troisième, en 1543-1544, qui fut accompagnée aussi d'un faux transept dont les pignons, recouverts de plomb peint et doré, étaient ornés de figures en ronde bosse.

Un violent incendie, survenu le 16 mai 1559, endommagea très fortement les voûtes des deux bas-côtés, surtout au nord, et détruisit les orgues appuyées contre le porche nord, la salle des brodeurs, au-dessus de la salle du Chapitre, contre ledit porche, et un certain nombre de vitraux des chapelles et du grand bas-côté. Les travaux de réfection furent estimés à 119.600 livres. Henri II accorda des subsides. En 1584, un ouragan causa encore de graves dégâts.

Au milieu du XVIe siècle, la façade de Saint-Étienne de Bourges devait offrir un ensemble magnifique. Malheureusement les guerres de religion allaient être la cause de ravages irréparables. Le 27 mai 1562, Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, entra dans la ville par surprise ; ses troupes se livrèrent aussitôt à un pillage en règle. La journée du 28 fut particulièrement néfaste. Les protestants se mirent à renverser avec

des cordes les grandes statues de saints qui garnissaient les niches de chaque porte et à briser les bas-reliefs à coups de marteaux. On raconte « qu'ils mettaient tant d'ardeur et d'imprudence à cette œuvre de destruction que quelques-unes des lourdes statues tombèrent sur les profanateurs et les blessèrent de la manière la plus grave ».

« Une voix s'éleva, sans doute au milieu de la foule exaltée, qui proposa d'abattre le vaste édifice et l'on commença aussitôt cette entreprise insensée. Déjà, l'un des énormes piliers qui sont à l'entrée de la nef avait été entamé à sa base et on allait y mettre la poudre quand l'avis des plus modérés prévalut. Ils s'écrièrent qu'il valait bien mieux conserver l'église pour en faire un temple. Mais on fit disparaître tous les signes du culte catholique. Les tombeaux même ne furent pas respectés ; les précieuses reliques de saint Guillaume furent brûlées et on en jeta les cendres au vent ». Le jubé, les œuvres d'art qui garnissaient les autels, le trésor, rien ne fut épargné. Les fragments de reliquaires, de châsses, de vases sacrés que le comte de Montgomery emporta, pour sa part, pesaient 651 marcs. Le chapitre put toutefois cacher une partie des objets précieux, mais il fut obligé d'en vendre après le départ des ennemis, par exemple la châsse de saint Guillaume.

Au cours du XVIIe siècle, nous avons peu d'événements à noter pour l'histoire de la cathédrale. La chapelle de la Vierge fut embellie par les soins de Claude III de La Châtre († 1614), qui la possédait

alors, et celle de Saint-Jean-Baptiste (aujourd'hui des fonts baptismaux) terminée par Gabrielle de Crevant, veuve du maréchal de Montigny († 1617), qui y éleva un superbe mausolée à la mémoire de son mari. La chapelle Jacques-Cœur, acquise vers le même temps par les L'Aubespine, abrita depuis cette époque un célèbre monument funéraire dû à François Mansart et à Philippe de Buyster et en partie détruit à la Révolution. L'orgue actuel fut commandé en 1663 à Guy Jolly, facteur d'orgues à Paris, et terminé après sa mort par Pierre Cauchois (1667). Un ouragan terrible, survenu en 1680, causa de grands dommages à la verrière du grand pignon.

Après un incendie survenu le 2 mars 1699, on dut construire une quatrième flèche qui fut démolie en 1745, ainsi que le faux transept, parce qu'elle menaçait ruine.

Le XVIIIe siècle devait être une époque funeste pour Saint-Étienne. Cédant au goût du temps, le chapitre décida de modifier complètement la décoration du chœur et de supprimer à cet effet tout le mobilier et les œuvres d'art qui s'y trouvaient. De ces embellissements, — si l'on peut employer ce terme, — qui coûtèrent des sommes énormes, il ne reste presque rien aujourd'hui.

Avant de parler de ces travaux à jamais regrettables, il n'est pas inutile de dire en quelques mots quelle était la disposition du chœur. Il y avait tout d'abord, adossé aux huitièmes piliers de la nef, un jubé orné de sculptures représentant des scènes

de la Passion et dont l'exécution remontait à la fin du XIIIe siècle. Un mur de 15 pieds de hauteur lui faisait suite pour enclore le chœur. Couvert également de sculptures à l'extérieur, il était tendu à l'intérieur de tapisseries à personnages qui apparaissaient au-dessus d'un double rang de stalles hautes et basses. Le maître-autel, consacré en 1526, était entouré de six colonnes de cuivre surmontées de statues d'anges tenant les instruments de la Passion et en avant se dressait un magnifique candélabre à sept branches. Deux autres autels avaient été élevés dans le sanctuaire : celui, très populaire, de saint Guillaume, derrière le grand autel, touchant le tombeau même du saint et devant sa châsse, et au milieu du chœur celui qui reposait sur le tombeau du bienheureux archevêque Philippe Berruyer. Le reste du chœur était occupé par des tombes de pierre, de cuivre, de marbre et de bronze.

Les chanoines, pour justifier leurs projets, donnèrent comme raisons que le maître-autel avec ses dimensions excessives et ses colonnes était très encombrant, que le jubé et les clôtures empêchaient les assistants de voir l'officiant, que les stalles étaient vermoulues et que les tapisseries s'en allaient en loques. A vrai dire, ils avaient, suivant les idées de l'époque, le plus profond dédain pour les œuvres gothiques.

Mais il fallait beaucoup d'argent pour les travaux qu'on voulait entreprendre. La suppression de la Sainte-Chapelle, prononcée par arrêt du Conseil d'État du 11 août 1756, et l'union de ses biens, fruits

et revenus à ceux de la cathédrale vinrent apporter au chapitre, par une chance inespérée, 40.000 livres de rente annuelle. Le 26 février 1757, des lettres-patentes du roi lui abandonnaient en outre le trésor, les ornements et le mobilier de la dite Sainte-Chapelle (tombeau du duc de Berry, verrières, autel de Notre-Dame la Blanche, etc.).

Les chanoines s'adressèrent à René-Michel Slodtz dit Michel-Ange, sculpteur du roi et architecte, si célèbre à l'époque. Celui-ci, par un traité passé le 8 octobre 1756, se chargea de diriger la décoration, de donner les plans et les dessins et de surveiller les travaux de menuiserie, de serrurerie et de marbrerie. Il s'agissait de faire disparaître ou de vendre tout ce qui ornait le sanctuaire et de mettre à la place un dallage en marbre de couleur, un autel des féries, un maître-autel, des stalles neuves avec dossiers, deux jubés ou tribunes, des grilles de fer forgé et un autel de marbre dans la crypte. On voulait aussi reconstruire la sacristie, mais ce projet ne fut jamais exécuté, fort heureusement du reste.

L'autel des féries ou des anniversaires, en marbre, occupait, derrière le maître-autel, l'emplacement de l'ancien autel de saint Guillaume. Celui de la crypte fut élevé vis-à-vis du tombeau du duc de Berry en 1757-1758.

Les deux jubés ou tribunes, en forme d'ambons, à l'entrée du chœur, l'un pour chanter l'évangile, l'autre pour lire l'épître et le graduel, furent terminés en 1762 ; ils étaient ornés de médaillons, de rosaces et de fleurs de lys.

Pour soutenir les grands panneaux des stalles, on éleva un mur de pierre de quatre mètres de hauteur ; on utilisa à cet effet des matériaux de la Sainte-Chapelle et de l'ancien jubé ; d'admirables morceaux de sculpture du XIIIe siècle furent ainsi noyés dans la maçonnerie.

Les stalles furent la partie la plus importante des travaux de Slodtz. Le marché fut signé le 17 décembre 1757 et la menuiserie confiée à Joseph-Eustache, de Bourges. L'ensemble comprenait cent vingt-quatre stalles hautes et basses, avec miséricordes ornées de palmettes et de feuillages, huit escaliers, trente pilastres encadrant dix-huit grands panneaux et huit petits panneaux adossés aux piliers, avec médaillons contenant la tête d'un saint archevêque de Bourges. Le tout ne fut livré qu'en 1767. La sculpture était de la main même de Slodtz.

Les neuf grilles de fer forgé, d'un beau travail, furent posées en 1760 et exécutées par Joseph Pérez, maître-serrurier de Paris, sur les dessins de Slodtz. Celle de l'entrée du chœur, à deux vantaux, fut surmontée des armes du cardinal de La Rochefoucauld. Elle servit de modèle à la grande grille de la cathédrale d'Amiens.

Slodtz, mort en 1764, ne vit pas terminer la décoration dont il avait été chargé. Ce fut le sculpteur Louis-Claude Vassé, son rival, son ennemi juré, qui prit sa succession à Bourges. L'œuvre de celui-ci comprend le maître-autel et l'ornementation du rond-point.

Le maître-autel, de marbre blanc, avec ornements

en bronze et pilastres cannelés, fut consacré le 21 décembre 1767. Quant à la décoration du rond-point, elle comprenait deux anges de plomb imitant le marbre blanc, portant des torchères et placés sur des socles de marbre aux extrémités du gradin du maître-autel, puis un corps d'architecture, derrière l'autel des féries, qui encadrait une Lapidation de saint Étienne, enfin au-dessus, une gloire d'où descendaient deux anges de plomb qui apportaient une palme et une couronne à saint Étienne, le tout peint couleur de marbre blanc. La Lapidation fut mise en place en 1769.

Pour faire face aux dépenses énormes que nécessitèrent tous ces embellissements, le chapitre fut obligé d'avoir recours à divers expédients. Les revenus de la Sainte-Chapelle et les dons, tels que ceux du cardinal de La Rochefoucauld et de l'archevêque Phelypeaux d'Herbault, étaient malheureusement insuffisants. On vendit alors ou on envoya à la fonte tous les vases et objets d'argenterie qui étaient hors d'usage. On brûla, pour en tirer l'or et l'argent, tous les parements d'autel devenus inutiles et on se défit d'une partie des joyaux et ornements provenant de la Sainte-Chapelle. De plus, en 1768, les précieuses tapisseries du XIVe, du XVe et du XVIe siècle, qui se plaçaient autour du chœur dans les fêtes solennelles, furent, pour une bonne part, aliénées. Les chanoines enfin contribuèrent eux-mêmes aux dépenses en abandonnant à plusieurs reprises leurs quartiers. Les travaux et la décoration exécutés sous

la direction de Slodtz et de Vassé coûtèrent environ 179.000 livres.

Le XVIIIe siècle a été encore marqué par la suppression, en 1760, d'une partie des verrières du premier bas côté du chœur qui représentaient des figures de saints évêques de Bourges, et cela sous prétexte que l'église était trop sombre.

Tous les embellissements dont nous avons parlé et qui avaient demandé tant d'argent, n'eurent qu'une durée éphémère. La Révolution arriva, et sur l'ordre de l'évêque constitutionnel Torné, le chœur fut de nouveau saccagé. En 1791, on fit disparaître les deux jubés ou tribunes qui étaient à l'entrée du chœur, trente-six stalles, entre les huitièmes et neuvièmes piliers — ce qui diminua le chœur d'une travée — et les belles grilles exécutées par Joseph Pérez. Les Révolutionnaires n'épargnèrent pas non plus la décoration du rond-point. Le maître-autel et l'autel des anniversaires restèrent seuls debout, parce qu'ils furent jugés utiles pour servir d'assises au théâtre sur lequel se célébrèrent successivement le culte de la déesse Raison et celui des Théophilanthropes.

Les richesses que renfermait encore le trésor furent envoyées à la Convention nationale (procès-verbal du 26 brumaire, an II), les camées remis ensuite à la Commission des Monuments, les pierres précieuses déposées provisoirement au Comité des inspecteurs de la salle de la Convention, les métaux, transportés à la Monnaie et fondus.

L'histoire de la cathédrale au XIXe siècle est celle des grands travaux de réfection qui y ont été exécutés et dont les premiers remontent à 1829. Dirigés d'abord par Pajot, architecte d'Orléans, secondé par Jullien, architecte du département du Cher, ils se sont poursuivis avec activité jusqu'en 1847. Ils ont donné lieu à de violentes critiques qui malheureusement n'étaient que trop fondées. Le rapport de Didron, daté de 1848, est à ce sujet très édifiant. Ce fut surtout la façade occidentale qui eut à souffrir de la maladresse et de l'inconscience des restaurateurs. Les sculptures du portail central et des deux portes qui sont à droite furent refaites en grande partie par Romagnési, puis par Caudron, de 1834 à 1846. Ce qu'ils ont fait témoigne le plus souvent d'une ignorance presque complète de l'iconographie du moyen âge. Caudron a restauré le tympan du Jugement dernier, les portails Saint-Étienne et Saint-Ursin, enfin les bas-reliefs des soubassements. Il a employé un mastic en ciment romain jaunâtre qui a produit en certains endroits des effets désastreux. On enfonçait dans la pierre ancienne des goujons de fer ou de cuivre, afin de modeler tout autour le mastic. Mais celui-ci, sous l'action de la chaleur, s'est desséché et fendu, est même tombé, de sorte que les goujons sont à nu. Ajoutons que les statues adossées aux trumeaux ou placées au sommet des pignons sont fort médiocres.

Les sculptures des deux portails de gauche, mutilées par les protestants d'abord, puis sans

doute par les révolutionnaires, n'ont pas été touchées. Vers 1835 les culées extérieures ont été surmontées de deux clochetons réunis par une arcature et le grand comble a été garni d'une balustrade avec hauts pinacles. On reconstruisit aussi la flèche de l'escalier Saint-Guillaume en modifiant son profil. Les six arcs-boutants supplémentaires élevés au XIVe siècle pour soutenir la flèche furent démolis à cette époque. On plaça enfin sur le porche sud, en 1845, une balustrade et six clochetons.

Nous ne nous attarderons pas sur les travaux exécutés vers le même temps à l'intérieur. Nous parlerons surtout des vitraux du chœur et du déambulatoire qui furent restaurés de 1845 à 1847 par un peintre-verrier de Clermont-Ferrand nommé Thévenot. Didron a insisté dans son rapport sur les erreurs commises par ce dernier, mais ses critiques sont peut-être un peu trop sévères. Certaines verrières ont été simplement consolidées et remises en plomb, d'autres ont été complétées. Celles de l'histoire de saint Thomas et de la Nouvelle-Alliance ont dû être reprises entièrement. Quant aux vitraux des chapelles, on en a réparé plusieurs dans la seconde moitié du XIXe siècle. Mais il y en a encore un certain nombre qui sont dans un état assez pitoyable.

Quelques faits méritent encore d'être signalés. En 1850, le cardinal Dupont fit supprimer les murs auxquels étaient adossés les panneaux des stalles qui furent enlevés. On ramassa alors dans les dé-

combres onze grandes pierres sculptées provenant du jubé et de l'ancienne clôture du XIIIe siècle et qui sont déposées aujourd'hui au musée de Bourges et au Musée du Louvre [1]. Les stalles furent en même temps réduites à soixante-douze.

Les chapelles ont été restaurées ou repeintes au milieu ou dans la seconde moitié du XIXe siècle, par exemple celles de la Vierge (1844), du Sacré-Cœur (1846-1850), de Sainte-Solange (1859-1860) et de Notre-Dame du Mont-Carmel (1863). Le grand orgue a été remis à neuf en 1859-1860, le trône pontifical posé en 1856 et la chaire inaugurée en 1878. Le portail méridional a été l'objet d'une réfection en 1878 et celui du nord peu après. A partir de l'année 1882, d'importants travaux ont été exécutés dans les parties hautes, grâce à un crédit spécial.

En 1904, on a déblayé la partie de la crypte (hémicycle) qui avait été autrefois comblée et on a reculé le Saint-Sépulcre à l'ouest. Le caveau où l'on déposait autrefois les corps des archevêques est depuis cette époque accessible aux visiteurs. Enfin en 1911 on a achevé la restauration du grand fenestrage de la façade occidentale, qui a coûté 60.000 francs.

[1] D'autres fragments ont été découverts en 1894, lors de la pose du calorifère, et en 1905.

II

DESCRIPTION

I

RESTES DES CATHÉDRALES ANTÉRIEURES

Ancien caveau des archevêques. — Sous les deuxième et troisième travées du chœur actuel s'étend une crypte très ancienne que l'on peut à présent visiter et qui servit de 1760 à 1904 à la sépulture des archevêques. Abandonnée sans doute de très bonne heure, elle fut découverte et aménagée à ce dernier usage en 1760, lors des travaux d'embellissement du chœur de l'église haute.

Elle comprend d'abord une salle perpendiculaire à l'axe de l'édifice, adossée à l'est dans toute sa longueur au mur romain, de 11 mètres de long environ, sur $2^{m},70$ de large, d'une hauteur de $3^{m},10$ et couverte d'une voûte en berceau supportée par deux arcs doubleaux. Le sol est à $5^{m},50$ au-dessous de celui de l'église actuelle ; la partie centrale présente une voûte d'arêtes assez grossière. Le long du mur occidental règne une arcature, formée de

pilastres carrés, avec chapiteaux taillés en biseau, sans ornementation ni moulures.

Par un passage percé de chaque côté d'une niche en plein cintre et qui se rétrécit de plus en plus pour n'avoir que $0^{m},75$ de largeur à l'ouest, on parvient ensuite à un petit caveau (ou cella), voûté en berceau, de $2^{m2},20$ de surface environ et de $1^{m},90$ de hauteur, percé sur chacun des murs du nord et du sud de deux niches. Avant les restaurations effectuées en 1859 et 1879, la porte basse et étroite qui fermait le passage dans la partie la plus resserrée, avait conservé son linteau, ses piédroits, ses feuillures et ses gonds, ce qui a fait penser que la petite pièce était destinée à renfermer des objets précieux ou des reliques.

Dans le fond de la cella était autrefois un autel sur lequel on plaçait le cercueil du dernier archevêque mort et qui paraissait remonter à une haute antiquité. Il a malheureusement disparu dans les restaurations récentes.

Un mot à présent des chemins d'accès à cette ancienne crypte. Dans le mur oriental de la première salle est percée une porte qui, avant les travaux de 1904, était murée et qui communique aujourd'hui par un escalier avec l'hémicycle central de la grande crypte du XIIIe siècle. Cet hémicycle avait été coupé en deux par un mur auquel était adossée une Mise au Tombeau. En outre, la partie comprise entre celle-ci et le caveau des archevêques avait été complètement comblée. On l'a déblayée récemment et le Saint-Sépulcre a été reculé vers l'ouest,

ce qui a rendu à l'hémicycle son aspect primitif.

A l'angle sud-ouest s'ouvre un ancien passage ou corridor, d'une longueur de $5^{m},94$ et couvert par de grandes dalles qui sont à un niveau plus élevé que le sol de l'église romane dont il sera question plus loin. Il avait deux portes, une à l'entrée et une à l'extrémité. Il est difficile de savoir comment et à quel endroit exactement il communiquait avec l'église supérieure.

Enfin il existe encore un ancien chemin d'accès, avec escalier, pratiqué en 1760, dont l'ouverture est marquée dans le premier bas côté sud du chœur actuel (3e travée) par une large dalle. Ce chemin, par lequel on descendait les cercueils des archevêques, a été supprimé à son extrémité, à l'endroit où il faisait un coude pour déboucher presque à l'angle sud-ouest du caveau longitudinal.

La crypte que nous venons de décrire est d'une forme qui ne paraît pas rituelle. Elle rappelle celle de Saint-Aignan d'Orléans. La partie orientale devrait être demi-circulaire. On est donc en droit de supposer qu'elle servait primitivement de sépulture pour les archevêques ou de cachette pour des reliques. Quant à sa date, nous croyons pouvoir la reporter à l'époque carolingienne, c'est-à-dire au temps où fut construite l'église que la tradition attribue à Raoul de Turenne (milieu du IXe siècle).

Des fouilles opérées en 1856 par M. L.-H. Roger, architecte diocésain, lors de la pose des pierres de scellement de la grille septentrionale du chœur, ont amené la découverte, entre le troisième et le

quatrième pilier, d'une absidiole d'une des églises primitives. M. Octave Roger a bien voulu nous donner quelques renseignements intéressants, d'après les notes laissées par son père.

Cette absidiole, dont le sol se trouvait à $1^{m},56$ en contre-bas de celui de la cathédrale actuelle, était de petites dimensions; la maçonnerie, assez grossière et économique, était faite de petits moellons calcaires mélangés à des cailloux. Les parements, en pierre de Bourges, n'étaient que plaqués et n'avaient que 20 centimètres d'épaisseur. Le fond était enduit en mortier blanchi à la chaux. De chaque côté de l'entrée, se voyaient deux fûts de colonnes en pierre de Vallenay ($0^{m},255$ de diamètre) dont les bases et la partie supérieure étaient moulurées. M. Roger a pu se rendre compte que l'absidiole avait été construite sur le mur gallo-romain.

Quelle date devons-nous lui assigner? Nous penchons beaucoup pour y voir un reste de la cathédrale carolingienne. Dès cette époque, l'abside était peut-être établie sur la tour de l'enceinte gallo-romaine qui s'élevait dans l'axe de l'édifice actuel. Le caveau, dont nous venons de parler, se serait trouvé presque au-dessous du maître-autel. Nous n'avançons toutefois cette hypothèse qu'avec beaucoup de réserve.

Vestiges de la cathédrale romane. — Dans la première moitié du XIIe siècle, la cathédrale a certainement été rebâtie, au moins en partie. C'est ce

que prouvent d'abord les résultats des fouilles faites en 1856-1857 sous le premier bas côté sud du chœur, entre le troisième et le quatrième pilier (3e travée). On a découvert, entre deux excavations, non loin de l'endroit où passe le mur gallo-romain, un mur plein, orné des deux côtés de colonnes de différentes grosseurs dont il ne reste que les bases et 60 ou 70 centimètres de fût, et qui reposent sur un dallage situé à 1m,84 en contre-bas du niveau de l'édifice actuel. Les colonnes sont engagées devant des dosserets et dans les angles rentrants. Les moulures et les griffes nous donnent à croire que ces vestiges appartenaient à une construction du second quart du XIIe siècle environ. Le chevet était bâti sur une tour de l'enceinte gallo-romaine.

Il y a lieu de croire que la cathédrale romane avait d'assez vastes dimensions. Elle comportait des bas-côtés doubles. Les deux belles portes des porches nord et sud de l'édifice actuel en proviennent certainement. Par leur riche ornementation et leur grandeur, elles indiquent que l'église était importante. Nous les décrirons plus loin, en même temps que l'extérieur du monument.

Notons enfin qu'il existe à l'entrée de la chapelle Sainte-Solange, dans le déambulatoire au sud, une grande arcade formée de trois boudins séparés par des perles et deux colonnes avec chapiteaux ornés d'animaux, qui sont aussi des restes de l'église romane.

M. Gauchery pense que les portes latérales et les colonnes de la chapelle Sainte-Solange ont

toujours été à la même place. L'architecte du XIIIe siècle aurait suivi pour les murs latéraux les fondations de l'église du XIIe. Les bases découvertes en 1857 pourraient alors appartenir aux piles d'une crypte, à condition de supposer que le chœur était très surélevé, comme à la cathédrale de Nevers. Il est certain qu'en examinant de près les portes latérales, on ne voit pas trace de démontage et il paraît bien surprenant qu'on ait rapporté dans une chapelle des colonnes qui n'en valaient guère la peine. M. Gauchery incline à croire que la chapelle Jacques-Cœur, symétrique à celle de Sainte-Solange, présentait elle aussi, avant le XVe siècle, des parties romanes

D'autres vestiges de la cathédrale du XIIe siècle ont été encore reconnus par lui, notamment une petite porte en plein cintre, encadrée de deux colonnettes, encore visible aujourd'hui entre le portail sud et la chapelle Sainte-Solange, à la 9e travée, et qui permettait de communiquer avec l'archevêché.

Photo Neurdein.

LE JUGEMENT DERNIER. LES ÉLUS

II

LA CATHÉDRALE ACTUELLE

Plans et dimensions. — Contrairement à la règle adoptée pour presque toutes les grandes églises gothiques, la cathédrale de Bourges n'offre pas le plan en forme de croix latine. C'est un long parallélogramme dont l'extrémité orientale se termine en hémicycle. On distingue : le chœur, à quatre travées (au lieu de cinq primitivement), le rond-point, à cinq pans, la nef, à neuf travées, enfin les deux tours de la façade occidentale, au-dessus de la première travée du petit collatéral. Des bas-côtés doubles règnent sur toute la longueur,

comme à Paris et à Meaux, ce qui n'est pas très fréquent au moyen âge. Sur le déambulatoire s'ouvrent cinq chapelles rayonnantes. Le chœur et la nef sont flanqués de treize chapelles, d'une sacristie et d'une salle capitulaire, qui n'étaient pas prévues primitivement et qui remontent au XVe et au XVIe siècle.

A la dernière travée droite du chœur, au rond-point et aux doubles bas-côtés, correspond une vaste crypte, de même plan. Par cette crypte, on communique avec l'ancien caveau des archevêques dont nous avons parlé.

Sept portes principales donnent accès dans l'intérieur, cinq à la façade occidentale et deux latérales, à la septième travée de la nef. Ces portes latérales sont précédées d'un porche. L'escalier à vis, ménagé dans la tourelle nord-est de la tour septentrionale de la façade principale, dessert toutes les parties hautes du monument. On parvient à la crypte par deux escaliers qui sont pratiqués à la huitième travée de la nef. Un autre escalier, dit de Saint-Guillaume, au sud, percé dans un contrefort, permet aussi d'atteindre les combles.

La superficie de l'église est de 6.200 mètres carrés environ, ce qui lui donne le cinquième rang après Cologne, Amiens, Chartres et Reims [1]. Les pierres

[1] Les dimensions principales sont les suivantes : Longueur hors œuvre, c'est-à-dire du nu extérieur des maîtres piliers de la façade à celui des contreforts extérieurs de la chapelle de la Vierge : 125 mètres ; dans œuvre : $117^{m},95$. Largeur de la nef ou du chœur avec les bas-côtés, hors œuvre : 50 mètres ; dans œuvre : 41 mètres ; largeur du vaisseau central, d'axe en axe :

employées pour la construction proviennent surtout des carrières de La Celle, de Meillant et de Saint-Florent. Pour les parties sculptées, on a choisi de préférence la pierre de Charly.

Crypte. — La crypte de Saint-Étienne de Bourges est de dimensions tout à fait exceptionnelles et surpasse par la beauté et la solidité presque toutes celles qui lui sont antérieures ou contemporaines. Notre-Dame de Chartres paraît seule l'emporter à ce point de vue. Cette église inférieure est une nécessité de construction et non de culte. On n'y venait point vénérer, comme aux époques anciennes, le corps ou les reliques d'un saint.

La cathédrale primitive ne dépassait pas tout d'abord l'enceinte romaine dont il a été déjà question. Puis, lorsque l'église fut reconstruite dans le premier quart du XIIe siècle dans des proportions plus grandes, son abside fut portée par la tour qui se dressait à peu près dans l'axe du monument actuel. Lorsqu'à l'extrême fin du XIIe siècle, l'architecte conçut la cathédrale sur des plans beaucoup plus vastes, il fut obligé, pour construire une partie du chœur et le double déambulatoire, de descendre dans le fossé de la ville et par conséquent de faire un étage inférieur.

Cet étage a été réalisé avec une science parfaite. Son plan répond exactement à celui de l'église

14^{m},96. Hauteur de la grande voûte sous clef : 37^{m},15 ; du premier bas-côté : 21^{m},30 ; du second : 9 mètres ; des grands piliers : 17 mètres.

haute. Il correspond à la dernière travée droite du

Photo Martin-Sabon.

Crypte

chœur et à tout le rond-point, avec les bas-côtés.

Un massif demi-circulaire de trois mètres d'épaisseur, entièrement plein, percé seulement de six baies et d'une porte très étroites, sert de support aux piliers du rond-point. Six fortes piles isolées, de $2^{m},10$ de diamètre et de $3^{m},60$ de hauteur, séparent les bas-côtés et se trouvent juste dans le prolongement de celles de l'église supérieure. Elles sont cantonnées de huit colonnes engagées devant des dosserets et de quatre colonnettes. Des groupes de colonnes adossées au massif circulaire et aux murs extérieurs reçoivent les retombées des voûtes.

Le premier bas-côté est voûté d'ogives. Le second présente, sauf à la première travée, une disposition différente qui ne se répète pas à l'église supérieure : le trapèze est divisé en trois triangles dont le plus grand a la pointe tournée vers l'extérieur et s'appuie à la base sur deux piliers. Ces voûtes sont robustes et élevées et rien n'en accuse la situation écrasante.

La crypte est un peu au-dessous du terrain extérieur actuel, mais ses fenêtres, au nombre de douze, entre les contreforts, étant au niveau de l'ancien fossé, qui est assez large, son éclairage est très suffisant. Les fenêtres, dont l'ouverture est ébrasée, sont encadrées d'un tore qui repose sur des colonnettes ne descendant pas jusqu'au sol.

La décoration des chapiteaux est remarquable, tout en étant très sobre. Elle comprend le plus souvent des crochets peu épanouis, entre lesquels se détachent, comme à Notre-Dame de Paris, des feuilles plates de fougère, d'arum ou de nénuphar.

Quelques chapiteaux vers l'ouest ont une ornementation qui rappelle plutôt l'acanthe.

La partie comprise dans le massif demi-circulaire, ou hémicycle, qu'on appelle quelquefois improprement la rotonde, présente une voûte dont les nervures sont à bandeaux plats et retombent en partie sur des pilastres. La moitié de cet hémicycle avait été remblayée anciennement. On l'a complètement dégagée en 1904, ce qui a eu pour résultat de reculer plus à l'ouest le Saint-Sépulcre dont nous parlerons plus loin.

Il paraît certain que dans le projet primitif cette crypte devait s'étendre vers l'ouest et faire disparaître les anciennes parties souterraines situées à l'intérieur de l'enceinte gallo-romaine. Les nervures d'une voûte étaient déjà commencées quand on abandonna ce projet.

Le style des chapiteaux, le profil des bases, le plan des piles et d'autres détails nous prouvent que la crypte que nous venons de décrire rapidement remonte au règne de Philippe-Auguste, et plus exactement à l'extrême fin du XIIe siècle ou au début du XIIIe. Elle n'est pas sans montrer certaines analogies avec Notre-Dame de Paris[1].

On y accède par deux longues galeries en pente douce, pratiquées sous quatre travées du second bas-côté de l'église haute et qui débouchent à l'est, à peu près à l'endroit où passait le mur romain, par deux escaliers symétriques de treize marches.

[1] Les accessoires et objets mobiliers de la crypte sont décrits pages 92 et 126. Le visiteur peut s'y reporter dès maintenant.

Ces galeries qui nous paraissent, pour plusieurs raisons, un peu postérieures à la crypte elle-même, présentent des voûtes d'ogives qui retombent sur de curieux culs-de-lampe à personnages ou à figures grotesques, dont quelques-uns ont été refaits. Elles aboutissent à l'ouest à deux escaliers à vis hors œuvre qui les mettent en communication avec la cathédrale et qui s'ouvrent par des portes datant, l'une du XVe siècle, l'autre du XVIe.

Intérieur. — Le visiteur est tout d'abord frappé de la légèreté et de l'élégance des piles et de la hauteur des voûtes. On a reproché à l'édifice l'absence de transept. Et de fait, le transept rompt la monotonie d'un grand vaisseau et permet une décoration plus riche, par la présence de ses deux croisillons percés de roses et de fenêtres et couverts de sculptures à l'extérieur. Mais ici, l'architecte a su concevoir et réaliser une perspective unique, une imposante et gigantesque colonnade.

Il a usé, en outre, comme l'a fait remarquer M. Gauchery, d'un système très ingénieux, à savoir l'évasement de la nef vers le rond-point[1], afin de combattre l'effet de perspective que donnent deux plans verticaux parallèles sur un alignement de plus de 100 mètres, sans rencontrer de saillie ou d'interruption. Les collatéraux sont donc évasés en sens inverse, ce qui fait que de la première travée ils paraissent extrêmement rétrécis.

Bien que la construction ait été élevée dans un espace de soixante à soixante-dix ans environ, il y

[1] A la première travée, la largeur d'axe en axe des piliers est de $14^{m},12$; elle est de $14^{m},93$ à la treizième.

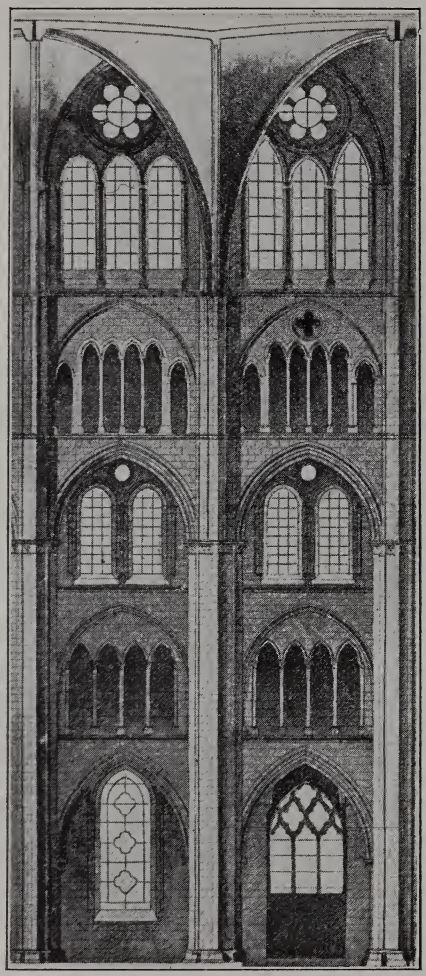
règne une grande unité et une régularité parfaite. Il

Photo Martin-Sabon.

NEF

faut examiner de très près les moindres détails pour

s'apercevoir qu'il y a réellement des différences de style et d'ornementation. Les architectes qui ont succédé au maître d'œuvre, malheureusement anonyme, auquel nous devons ce vaste monument, ont suivi rigoureusement le plan primitif et ne se sont guère permis que quelques modifications secondaires, notamment dans le tracé des arcs du triforium inférieur.



Travées intérieures de la nef

Tout l'édifice est voûté sur croisées d'ogives, qui, dans le vaisseau principal, embrassent deux travées, sauf vers la façade occidentale. L'élévation intérieure comprend cinq étages ou divisions : le rez-de-chaussée

ou les grandes arcades du premier bas-côté, auquel correspond le second bas-côté, le triforium du premier bas-côté qui fait tout le tour de l'église, les fenêtres de ce même bas-côté (à ces trois divisions correspond la hauteur des grandes arcades du vaisseau central), puis le triforium de la nef et du chœur, enfin les fenêtres hautes.

Les grandes piles isolées, au nombre de soixante, sont, sauf les quatre premières, près de la façade occidentale, de forme cylindrique et flanquées de huit colonnettes engagées, de peu d'épaisseur.

Dans le vaisseau central, on a adopté pour les deux premières travées la voûte d'ogives sur plan barlong et à partir de la troisième, la voûte sexpartite. Dans ce dernier cas, une pile forte alterne avec une pile un peu plus faible ; la première supporte les retombées de la croisée d'ogives et la seconde l'arc doubleau qui coupe cette dernière. Les huit colonnettes engagées reçoivent au gros pilier les archivoltes des grandes arcades, les arcs doubleaux du vaisseau principal[1] et du premier bas-côté, les formerets des hautes fenêtres et les ogives des voûtes du premier bas-côté. Les ogives de la nef et du chœur retombent aussi sur des colonnettes, mais celles-ci s'arrêtent aux tailloirs des chapiteaux des gros piliers. Les quatre branches d'ogives du rond-point sont percées d'un oculus.

Les deux premières piles de la nef sont diffé-

[1] Les grands arcs doubleaux du vaisseau principal portent les traces des remaniements effectués sous Philippe le Bel, après 1313.

rentes et beaucoup plus massives. Elles sont sur plan carré, de $2^m,60$ de côté, disposées diagonalement et revêtues de 24 colonnettes. C'est à cet excès de force et à cette précaution que cette partie du monument a pu résister en 1506.

Le premier bas-côté doit sa hauteur exceptionnelle de $21^m,30$, qui n'a son analogue en France que dans le chœur de la cathédrale du Mans, à ce fait que l'architecte n'a pas conçu de tribunes comme à Notre-Dame de Paris et qu'il a voulu construire néanmoins une église à doubles bas-côtés.

Les piliers qui séparent les deux collatéraux sont de même plan et de mêmes dimensions que les piles fortes de la nef. Cette robustesse était nécessaire pour supporter, outre les voûtes, une partie du poids des arcs-boutants supérieurs. Le second bas côté, de 9 mètres de hauteur, est plus large que le premier ($6^m,40$ au lieu de $5^m,65$).

Les deux triforiums, dont les murs de fond sont pleins, présentent des dispositions qui varient un peu suivant les parties de l'édifice. C'est, on peut dire, par là que l'œil distingue tout d'abord les différences les plus frappantes. Ainsi, au rond-point, le triforium supérieur se compose de quatre arcades sous un arc de décharge, et le tympan est complètement nu. Dans le chœur et dans la nef, il y a au contraire six arcades, dont les deux extrêmes sont un peu moins hautes et le tympan, dans la nef, est percé d'un oculus à quatre lobes. Le triforium du premier bas côté a également, dans le chœur, six arcades d'égale hauteur, et un arc de décharge très

surbaissé ; dans la nef, son ornementation est beaucoup plus riche : l'arc de décharge se divise en deux arcades avec oculus festonné, sous chacune desquelles sont comprises deux autres arcades plus petites et tréflées. Le tympan est percé aussi d'un oculus à redents. Les colonnettes sont très élégantes et leur base est parfois décorée de figurines, malheureusement très mutilées. Rappelons que le rôle des deux triforiums est de masquer la hauteur des murs contre lesquels s'appuient les toits en appentis du premier et du second collatéral.

Les dispositions adoptées à la cathédrale de Bourges dans le plan et l'élévation se reproduisent dans deux monuments d'Espagne, la cathédrale de Burgos, livrée au culte en 1230, et celle de Tolède, fondée en 1226. On y retrouve, par exemple, la double ceinture de bas-côtés dont le premier a un triforium comme le vaisseau central.

Les fenêtres hautes de Saint-Etienne de Bourges présentent trois lancettes en tiers point, surmontées d'un oculus à six lobes. Au rond-point, les lancettes sont réduites à deux. Pour le premier bas-côté, les fenêtres sont divisées en deux panneaux, avec petit oculus au-dessus.

Avant l'édification des chapelles de la nef, le second bas-côté était éclairé dans toute sa longueur par des fenêtres à une seule lancette, avec ébrasements intérieurs et extérieurs taillés en biseau et un encadrement composé d'un tore reposant sur deux colonnettes. Quelques-unes de ces fenêtres

subsistent, notamment à la sixième et à la neuvième travée, au nord et au sud. Les autres ont disparu pour faire place aux arcades d'entrée des chapelles.

La décoration des chapiteaux est d'une grande variété. On y remarque avant tout cette sobriété et ce bon goût qui caractérisent l'art du XIIIe siècle. Elle comprend des feuilles plates et largement traitées (fougère, arum, vigne, trèfle, chêne) et des crochets de bourgeons plus ou moins épanouis. Au septième pilier séparatif des bas-côtés de la nef, au nord, on remarque un diable nu et cornu et un personnage, les mains jointes, dans l'eau, mais c'est là une exception. Nous signalerons aussi les petites figurines à la base des colonnettes du triforium inférieur de la nef, qui rappellent celles que l'on voit à la même place à la cathédrale de Nevers. Elles représentent un moine tenant un livre, des enfants de chœur, des cariatides, etc.

Nous arrivons à présent au rond-point et au déambulatoire dont la disposition très curieuse mérite de nous arrêter quelques instants. Le demi-cercle formé par le rond-point a été divisé en cinq secteurs, chacun à l'angle de 36 degrés. Il en est résulté que les entrecolonnements qui dans le vaisseau principal sont presque égaux, ont été réduits, le sommet des grands arcs restant à la même hauteur. Les arcades du triforium ont été ramenées à quatre et les lancettes des hautes fenêtres à deux. En prolongeant les secteurs du rond-point, on obtient pour l'entrecolonnement des gros piliers

qui séparent les collatéraux une largeur considé-

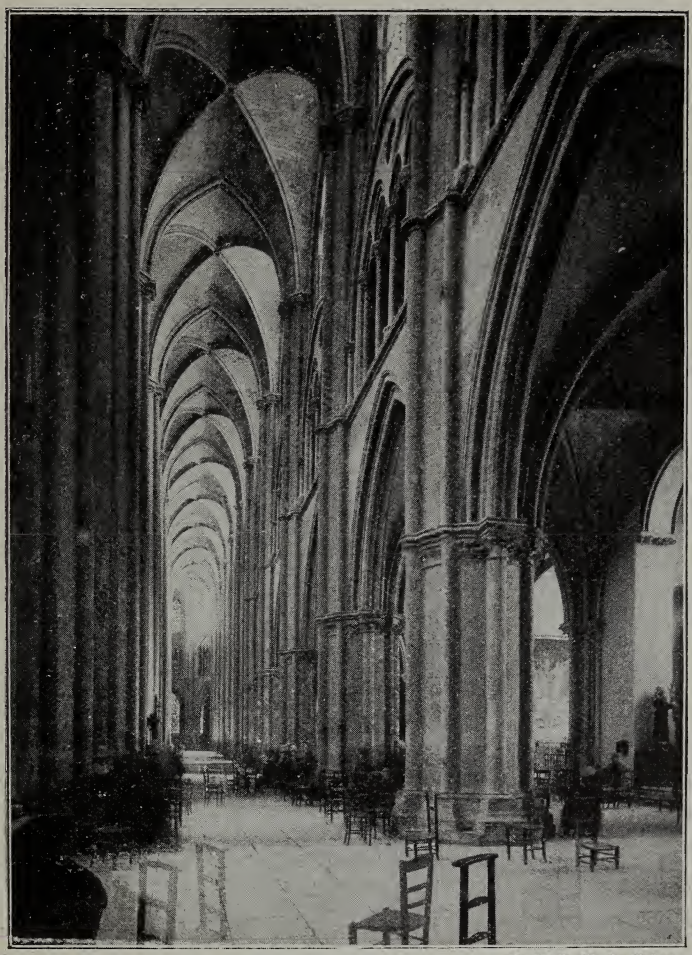


Photo F. Martin-Sabon.

GRAND BAS CÔTÉ DE LA NEF. CÔTÉ SUD

rable de 6m,50 ; l'architecte n'a pas osé dans ces con-

ditions augmenter la largeur du premier collatéral, d'autant plus qu'il fallait tenir compte du plan circulaire et de la poussée formidable des voûtes et des murs. C'est pourquoi ce bas-côté est si étroit par rapport à sa hauteur, défaut qu'on n'a pas cherché à éviter. Ajoutons que les baies du triforium inférieur prenant forcément plus de largeur, nous avons six arcades au lieu de quatre ; en outre, les fenêtres qui les surmontent sont accostées de chaque côté de parties de mur nu.

La solution adoptée à Notre-Dame de Paris est beaucoup plus élégante et plus savante. Le maître d'œuvre a donné aux travées du rond-point une largeur égale aux travées de la nef en doublant les piliers qui séparent les deux bas-côtés et en adoptant un système de voûtes triangulaires. La largeur du premier collatéral est égale à celle du second.

Le premier bas-côté du rond-point de Bourges présente des voûtes en forme de trapèze isocèle avec croisées d'ogives. Pour le second, le dispositif, qui diffère de celui de la crypte et a été adopté par suite de l'adjonction des chapelles absidales, est plus intéressant : vers l'extérieur, la grande base du trapèze, qui prend la largeur de deux contreforts, a été divisée en trois parties égales ; à celles de droite et de gauche correspond une large fenêtre ; à celle du milieu une chapelle rayonnante dont l'entrée est encadrée de deux tores portés sur des colonnettes engagées. Une croisée d'ogives, de forme trapézoïdale, part de l'archivolte de chaque chapelle pour rejoindre les

piliers séparatifs, ce qui laisse de chaque côté une

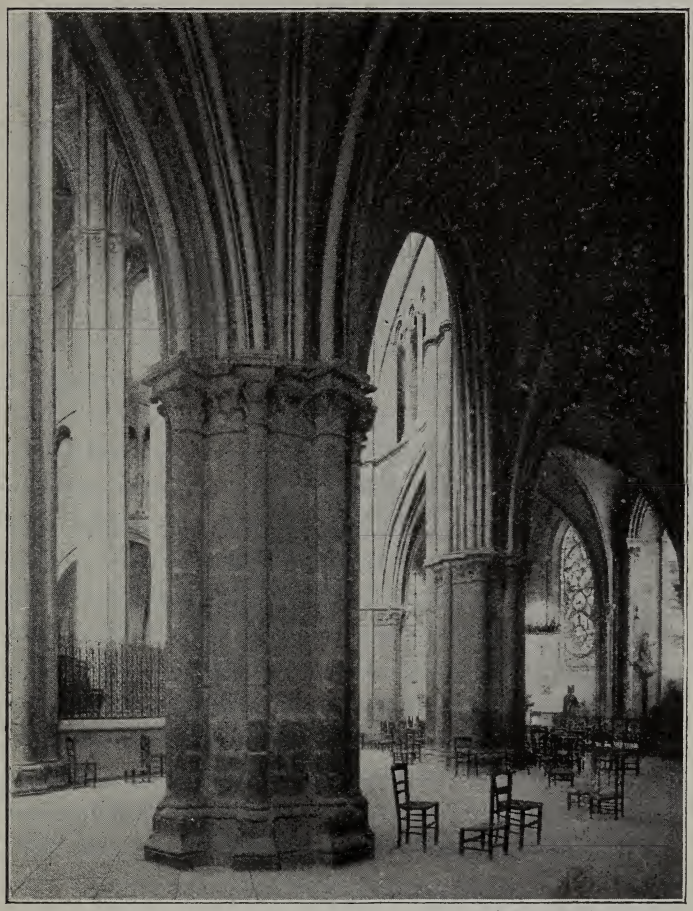


Photo F. Martin-Sabon.

DÉAMBULATOIRE

petite voûte triangulaire dont la base s'appuie sur le mur extérieur. Le projet primitif comportait,

comme pour la crypte, deux arcs aboutissant à un contrefort intermédiaire.

Les cinq chapelles rayonnantes, très petites, n'étaient pas prévues dans le plan primitif. Elles ont été ajoutées un peu après la construction du déambulatoire. Nous verrons à l'extérieur comment elles ont été accrochées aux flancs de l'édifice.

Elles sont moins hautes que le bas-côté, voûtées d'ogives à six branches retombant sur des colonnettes, et éclairées par trois fenêtres. Dans certaines grandes églises du temps de Philippe-Auguste, les chapelles absidales sont comme ici petites et espacées (à Chartres, par exemple). A Notre-Dame de Paris, il n'y en avait pas primitivement.

En résumé, Saint-Etienne de Bourges offre dans ses dispositions intérieures une transition entre les grandes églises à tribunes voûtées et à doubles bas côtés, comme Notre-Dame de Paris, et celles définitivement gothiques, comme les cathédrales de Reims, d'Amiens et de Beauvais. La suppression des tribunes et le maintien des doubles collatéraux ont eu pour conséquence de faire monter les arcades du vaisseau central à une hauteur très élevée. Il en est résulté que les fenêtres supérieures sont trop courtes, que les galeries du triforium, au-dessous, sont un peu écrasées et qu'enfin le premier collatéral est hors de proportions avec le second.

Il nous reste, pour être complet, à déterminer rapidement les différentes campagnes que l'on peut distinguer dans la construction. La première observation essentielle à faire est la suivante : le trifo-

rium du premier bas-côté est interrompu deux fois, de chaque côté, par un mur plein, d'une part à l'intersection de la nef et du chœur, d'autre part à la hauteur du premier pilier de la dernière travée droite du chœur. Or ces sectionnements correspondent justement à un changement de style dans les arcades, les chapiteaux et les bases.

Nous ne nous étendrons pas sur les détails que l'on pourrait noter. Voici ce qu'il faut retenir : les chapiteaux du rond-point, des parties basses aux parties supérieures, présentent un tailloir carré et une corbeille ornée de feuilles plates et larges, et quelquefois de crochets, au nombre de quatre le plus souvent. Pour la partie droite du chœur les différences ne sont pas très sensibles ; tout au plus peut-on noter que les crochets deviennent un peu plus fréquents. Dans la nef, les chapiteaux n'ont plus de feuilles plates et les crochets, de plus en plus épanouis, se multiplient à mesure qu'on avance vers la façade occidentale ; les tailloirs, en outre, sont hexagonaux et même, mais très rarement, octogonaux. L'étude des bases nous amènerait à des constatations intéressantes. Ainsi la scotie est beaucoup plus resserrée à mesure qu'on s'éloigne du chœur, et le talon est çà et là, dans la nef, supporté par de petites consoles. Enfin nous ferons observer que le mur qui marque dans la nef le premier tronçon du triforium inférieur est juste à l'endroit où le tracé et l'ornementation des arcades se modifient.

Pour nous résumer, le chœur et le rond-point sont

à peu près contemporains et ont dû être terminés vers 1220. Quant à la nef, entreprise après un certain arrêt, elle ne fut achevée que vers 1250 ou 1260; on n'y rencontre, en tout cas, aucun des caractères qui annoncent le règne de Philippe le Bel.

Quelques mots, à présent, du revers de la façade et des particularités que présente la première travée de la nef et des bas-côtés. Nous avons déjà dit que les deux premiers piliers de la nef étaient beaucoup plus robustes que les autres et qu'ils présentaient sur leurs faces de multiples colonnettes.

Du côté sud, on a été obligé, au xve siècle sans doute, de renforcer les murs pour consolider la tour. Le rez-de-chaussée de cette dernière était en réalité primitivement la première travée du petit bas côté. Les grandes arcades, les baies du triforium et les fenêtres ont été noyées dans la maçonnerie. Il en est de même, en partie à la seconde travée.

Au nord, l'énorme pilier qui sépare la première et la deuxième travée, entre les deux collatéraux, date du xvie siècle. Il sert à maintenir la tour. Il est d'une telle largeur que le triforium, la fenêtre et l'archivolte de la seconde travée sont presque entièrement dissimulés. Il présente un décor de pinacles et d'arcades de style flamboyant.

Le revers de la façade nous montre le grand fenestrage que nous décrirons à l'extérieur. A droite et à gauche, le premier bas-côté est éclairé par des fenêtres à deux lancettes que surmonte une rose polylobée.

Pour terminer ce qui regarde la description de

l'intérieur, il nous reste à dire un mot des tours. La tour sud ou tour sourde a trois étages au-dessus du rez-de-chaussée. Il n'y a pas d'escaliers pour monter au premier. On y parvient par la tour nord et les galeries extérieures ou encore par le pilier-butant dont nous dirons un mot plus loin. Un escalier à vis, dans l'angle sud-est, dessert les deux étages supérieurs et le beffroi couvert en charpente. Les salles sont voûtées d'ogives qui retombent sur de curieux culs-de-lampe, avec grotesques.

On accède à l'escalier de la tour nord par une porte flamboyante d'une ornementation assez riche, mais un peu lourde. Cet escalier, à vis, renfermé dans une tourelle hexagonale, au nord-est, a 396 marches. Dans les angles on remarque des culs-de-lampe très variés et une inscription avec la date de la chute de la tour (1506) et celle de 1523. Les étages n'offrent rien de très curieux. Les voûtes sont percées d'ouvertures pour le passage des cloches. A la première galerie, quelques culs-de-lampe attirent l'attention : la Folie apprenant à lire à un singe, des aigles et un diable, un singe et un sanglier.

La plate-forme est voûtée par des dalles posées en retraite et formant une pyramide de douze marches. Aux angles sont des balustrades arrondies portées par des trompes extérieures sur le sommet des contreforts.

A l'angle nord-ouest, enfin, s'élève un belvédère hexagonal, à six arcs surbaissés, surmonté d'une armature en fer au sommet de laquelle est un pélican et qui supporte la cloche servant de timbre à

l'horloge renfermée dans la tour. Cette cloche a son histoire. Comme le porte l'inscription, elle a été donnée en 1372 par le duc de Berry. L'ancien mouvement de l'horloge, qui a disparu, avait été exécuté par un certain Jean de Wissembourg.

Extérieur. — Nous commencerons la description par l'abside, c'est-à-dire par la partie la plus ancienne. L'élévation d'une travée comprend : les fenêtres de la crypte, les fenêtres du second bas-côté, auxquelles correspondent celles des chapelles rayonnantes, les fenêtres du premier bas-côté et enfin celles du vaisseau central. Ces divisions sont les mêmes pour la nef, avec, bien entendu, l'étage inférieur de la crypte en moins.

La disposition des chapelles est curieuse. Ce sont des sortes de demi-tourelles à trois pans, supportées par des encorbellements établis sur les contreforts intermédiaires de la crypte et dont les flancs sont soutenus par des colonnes dégagées. En examinant de près la construction, on se rend compte que ces chapelles n'étaient pas prévues dans le plan primitif. L'architecte qui a élevé l'église supérieure les a rajoutées et a conçu ce moyen très ingénieux de les accrocher, pour ainsi dire, aux flancs de l'édifice. On remarquera en outre que les fenêtres du bas-côté du chœur ne sont pas dans le même axe que celles de la crypte, ce qui prouve bien une modification en cours de construction. Ces chapelles sont ornées sur les arêtes de très minces colonnettes et couvertes

par de hautes pyramides octogones de pierre,

Photo E. Lefèvre-Pontalis.

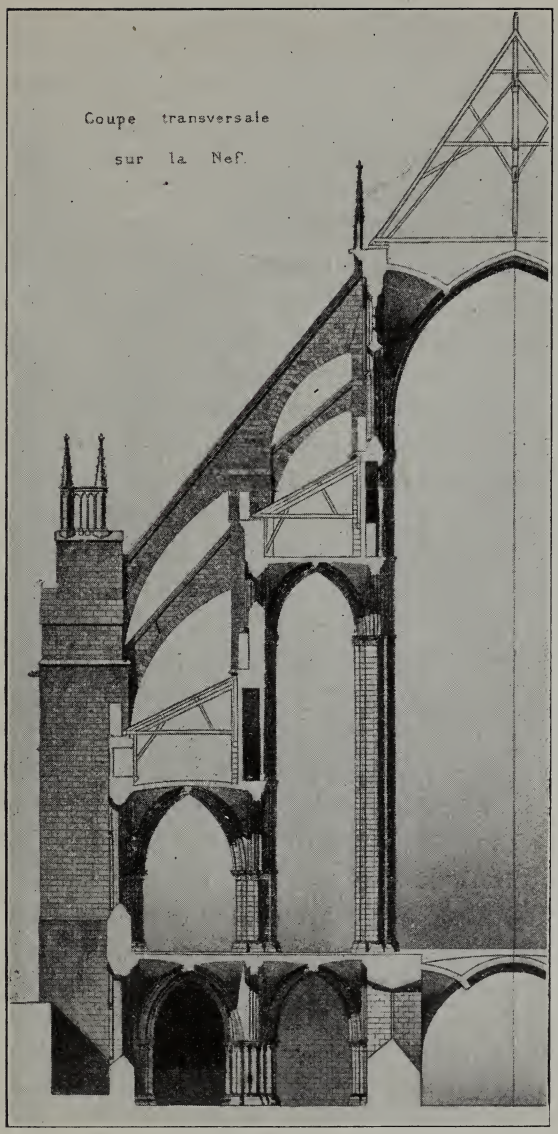
ABSIDE

qui ont remplacé de petits toits formés de deux pans et d'une croupe semi-circulaire. On notera

enfin que les arêtes de ces pyramides ne correspondent pas aux colonnettes d'angle des chapelles.

L'édifice est maintenu par un système de contreforts et d'arcs-boutants. Sur les contreforts intermédiaires, dont le prolongement est formé par les piliers qui séparent les deux collatéraux, viennent retomber les doubles arcs-boutants, dénués de tout ornement, qui maintiennent les parties hautes du chœur. L'arc-boutant supérieur se prolonge par-dessus le second bas côté pour trouver son point d'appui sur le contrefort extérieur. Sur celui-ci retombe aussi un autre arc-boutant qui résiste à la poussée des voûtes du premier collatéral. Les contreforts extérieurs, lourds et massifs, qui par leur poids empêchent le déversement des murs du petit bas côté, ont été surmontés, vers 1835, de deux clochetons réunis par une arcature à jour, qui ne sont pas dans le style du début du XIIIe siècle.

La disposition des fenêtres est la même qu'à l'intérieur : pour le second bas côté, une lancette, et pour le premier, deux lancettes entre deux arcades aveugles ; au-dessus, pour le vaisseau central, trois lancettes surmontées d'une rose (deux seulement au rond-point). Les hautes fenêtres sont encadrées d'un arc en tiers-point qui retombe sur deux petites colonnettes trapues s'arrêtant à mi-hauteur. Au-dessus des fenêtres sont percés des oculi, le plus souvent à redents ou polylobés, destinés à donner du jour et de l'air aux combles. Sous chacune des deux toitures supérieures règne une corniche à



Coupe transversale sur la nef

crochets et à feuillages. La balustrade enfin qui couronne le grand comble et qui est garnie de pinacles, est une restauration fâcheuse de 1835.

L'élévation des travées de la nef est dans l'ensemble à peu près identique. Ce n'est qu'à un examen attentif qu'on distingue des différences. Presque toutes les fenêtres du premier bas côté ont disparu, comme nous avons déjà eu occasion de le faire remarquer. En avant de leur emplacement, sur la ligne extérieure des contreforts, s'ouvrent les fenêtres des chapelles ajoutées pour la plupart au XVe siècle. Ces chapelles, qui ont pris toute la largeur laissée entre les contreforts, forment terrasse à la hauteur du second bas côté.

Nous indiquerons, à présent, les différences essentielles que l'on peut observer à l'extérieur du monument. Les hautes fenêtres des huit premières travées de la nef (à l'extérieur, on ne compte en réalité que sept travées, la première se confondant avec les tours) ont leurs deux lancettes de droite et de gauche un peu plus hautes que celles du milieu. Les fenêtres du premier bas côté, pour les mêmes travées, sont à deux lancettes surmontées d'une rose et encadrées d'un arc en tiers-point, au-dessus duquel est décrit un arc en plein cintre. A partir de la neuvième travée, justement à l'endroit où nous avons noté, à l'intérieur, un changement dans la décoration du triforium inférieur, autrement dit à la rencontre du chœur et de la nef, le tracé des fenêtres présente quelques différences en ce sens que les trois lancettes des fenêtres

hautes sont de même hauteur et que les deux lancettes des fenêtres du grand bas côté, flanquées nous l'avons dit, de deux arcades aveugles, ne sont pas surmontées d'un arc en tiers point ni d'un arc en plein cintre. L'arc-boutant supérieur qui sépare la huitième travée de la neuvième, au nord et au sud, est relié à l'arc inférieur par trois colonnettes, comme pour bien marquer la limite entre les deux campagnes. Notons encore qu'il existe un passage entre le contrefort et les fenêtres du premier bas côté jusqu'à la huitième travée seulement. Enfin, dans la décoration des chapiteaux des fenêtres, l'œil distinguera, de près, les mêmes différences que celles indiquées précédemment pour l'intérieur de l'édifice. Au chœur et au rond-point, feuilles plates et crochets peu épanouis, à la nef, crochets de plus en plus bourgeonnés à mesure qu'on se rapproche des tours.

Les faces latérales du monument présentent encore quelques particularités à signaler : au nord, le porche est surmonté de l'ancienne salle des archives, en partie reconstruite en 1559 et dont l'ornementation des fenêtres accuse bien le XVIe siècle. Au côté oriental de ce porche est adossée et portée sur une voûte en berceau la salle capitulaire surmontée de la salle des brodeurs, qui communique avec celle des archives. Enfin, plus à l'est encore, la sacristie forme un corps avancé avec un étage.

Du côté sud, nous signalerons l'élégante abside de la chapelle du Sacré-Cœur, à gauche du porche, le porche lui-même, dont la balustrade supérieure

et les six clochetons datent de 1845 environ, enfin l'escalier dit de Saint-Guillaume percé dans le onzième contrefort extérieur et que surmonte une longue et disgracieuse flèche octogone en pierre, avec crochets sur les arêtes, en grande partie refaite. Cet escalier, qui s'ouvrait jadis dans la chapelle Sainte-Solange, conduit d'abord sur les voûtes du second bas côté, puis, par un pont droit, au-dessus de l'arc-boutant inférieur, au comble du premier bas côté, enfin au comble de la nef par une rampe établie sur l'arc-boutant supérieur. Sa base communiquait autrefois avec la salle Saint-Guillaume, qui faisait partie du palais archiépiscopal bâti par ce prélat.

Combles. — La voûte du vaisseau principal est abritée par un toit en ardoise à deux versants ; celles des collatéraux par des toits en appentis. Ces toitures ne remontent pas à l'origine de la construction.

La charpente du grand comble paraît dater du XIIIe siècle. Elle est en bois de châtaignier. Les chevrons, de 14 mètres de longueur, sont pris dans un seul arbre. Les combles des bas-côtés sont des refaits de toute date. Ils montrent en maints endroits des traces de l'incendie de 1559. Leurs toitures étaient à l'origine supportées par des arcs en quart de cercle, construits en pierre de taille et destinés à supporter les filières. Ces arcs très légers ne pouvaient en aucune façon jouer le rôle d'arcs-boutants. Leur base portait sur le mur exté-

rieur du collatéral et ils s'appuyaient sur le mur intérieur. Il en reste encore un certain nombre dans le second collatéral. On connaît des dispositions analogues dans plusieurs églises du XIIe siècle.

Nous avons dit précédemment qu'il avait existé depuis la fin du XIVe siècle, au-dessus de la troisième voûte sexpartite de la nef, une flèche en charpente, maintenue par une troisième volée d'arcs-boutants. Viollet-le-Duc, induit en erreur par une coupe que donne Romelot, a attribué à l'ensemble du monument cette troisième volée d'arcs-boutants, supprimée vers 1836.

Façade occidentale. — La façade occidentale de la cathédrale de Bourges manque d'harmonie et d'élégance. La tour nord est plus élevée que celle du sud et le pilier-butant, à droite, est très disgracieux. De plus, la lourdeur et la nudité de presque tous les contreforts (sauf ceux de la tour septentrionale) nuisent beaucoup à l'aspect général. Les différentes parties de tout cet ensemble sont loin d'être proportionnées. D'ailleurs cette façade date de plusieurs époques (XIIIe, XIVe et XVIe siècles) et c'est ce qui explique son irrégularité et ses défauts. Notons toutefois que l'architecte qui dirigea les travaux de reconstruction après l'écroulement de 1506, a essayé d'imiter, dans l'élévation de la nouvelle tour et de la porte qui est à sa base, les dispositions adoptées au XIIIe siècle.

Ce qui distingue avant tout la façade de Saint-Étienne de toutes celles de nos grandes églises

gothiques, c'est la présence de ses cinq portes, qui sont encore, malgré les mutilations, d'une richesse d'ornementation et de sculpture tout à fait remarquable. Elles correspondent, cela va sans dire, aux divisions intérieures de l'édifice. Ajoutons que le grand fenestrage, au-dessus de la porte centrale, est un modèle d'élégance et de bon goût.

Horizontalement, on compte cinq étages : 1° le rez-de-chaussée ou étage des portes ; 2° le premier étage des tours ; 3° le second étage des tours (à ces deux premiers étages correspond la partie inférieure du grand fenestrage) ; 4° le troisième étage des tours, au niveau duquel se trouve la grande rose ; 5° le dernier étage des tours, avec les ouies ou abat-sons, et le grand pignon. Ces divisions ne sont pas aussi nettes qu'à Paris ou à Amiens où il y a des galeries (galerie des rois, par exemple) qui relient les tours. Le dernier étage de la tour nord comprend en réalité une galerie et les abat-sons.

La façade s'élève sur un perron de quinze marches, refait en 1852, qui est assez lourd et qui écrase les portes, le palier étant beaucoup trop large et la rampe trop rapide.

L'étage inférieur est occupé, comme il a été dit, par les cinq grandes portes qui donnent accès dans la nef et les bas côtés. Par suite de la forte saillie des contreforts, chacune de ces portes est précédée d'une archivolte assez profonde qui occupe toute la largeur laissée entre deux contreforts. Elle est surmontée, en outre, d'un gable faisant saillie en avant du mur de la façade, orné

de crochets sur ses rampants et percé d'un oculus

Photo Auxenfans.

FAÇADE OCCIDENTALE

ou d'une rose de dessin varié. Le raccordement

des voussures et des colonnettes des montants est très maladroit. Entre ces voussures et ces colonnettes se trouvent les dais, lourds et massifs, destinés à abriter les grandes statues et qui masquent les extrémités des linteaux de chaque tympan.

Les grandes statues des montants ne sont plus — disons plutôt n'étaient plus, puisqu'elles ont disparu — adossées à des colonnes, comme aux portails des édifices de la première moitié du XIIIe siècle. Elles sont appuyées au mur, entre des colonnettes, et reposent sur le rebord du soubassement et non sur des socles. Cette disposition va devenir courante à la fin du XIIIe siècle. Les soubassements sont ornés d'arcatures qui se continuent sur la face antérieure des contreforts.

Chaque porte est divisée en deux par un trumeau auquel est ou était adossée une statue posée sur un socle ou piédestal.

On remarquera, sauf à la porte centrale, la nudité et l'agencement défectueux du linteau. Il y a encore là une maladresse de la part de l'architecte qui aurait pu adopter une des dispositions si élégantes de Paris ou d'Amiens.

Les tympans sont couverts de sculptures mutilées ou restaurées, réparties en trois zones ou registres. Toutes ces sculptures, du moins celles du XIIIe siècle, étaient autrefois peintes et dorées. On voit encore des traces de couleur verte ou bleue au tympan et dans les voussures de la porte centrale.

Les sculptures des cinq portes ne sont pas toutes

de la même époque ni du même style. Des trois portes qui datent entièrement du XIIIe siècle, celles dédiées

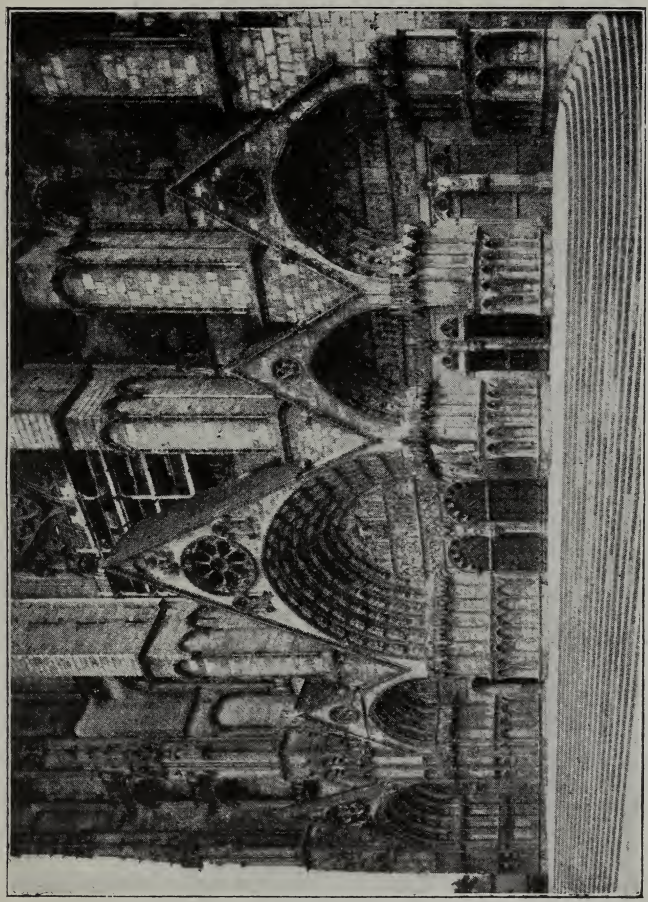


Photo Neurdein.

PORTAIL DE LA FAÇADE OCCIDENTALE

à saint Ursin et à saint Etienne, à droite, paraissent les plus anciennes (vers 1250-1260). La grande

porte du milieu, consacrée au Jugement dernier, semble un peu plus récente (vers 1275). La porte de la Vierge, immédiatement à gauche de cette dernière, a conservé toute son architecture primitive et une partie de sa sculpture (deux registres du tympan) ; les statuettes des voussures et les bas-reliefs des soubassements sont du XVIe siècle. Enfin la porte Saint-Guillaume, sous la tour nord, appartient entièrement à l'époque de la Renaissance

Les restaurations maladroites et radicales effectuées au milieu du XIXe siècle nous empêchent bien souvent de juger de la valeur artistique que présentaient les sculptures des portes du Jugement dernier, de Saint-Ursin et de Saint-Étienne. Combien surtout devaient être charmants, dans leur état primitif, tous ces petits bas-reliefs qui ornent les soubassements et qui font songer à ceux des cathédrales de Rouen, de Lyon et d'Auxerre. Toutefois il y a encore des morceaux à peu près intacts et la grande scène du Jugement, malgré les mutilations qu'elle a subies, est une des compositions les plus grandioses que nous ait laissées le moyen âge. Quoique dans certains détails on remarque une tendance à s'écarter de la gravité et de la noblesse de la première époque gothique, l'ensemble n'en laisse pas moins une impression profonde et l'on comprend qu'une telle vision, mise en place d'honneur, ait été à la fois un enseignement et un avertissement pour les fidèles.

Quant aux sculptures de la Renaissance, qui ont été également mutilées, mais par bonheur non

restaurées, elles témoignent d'un réel talent de la part des humbles imagiers qui en sont les auteurs

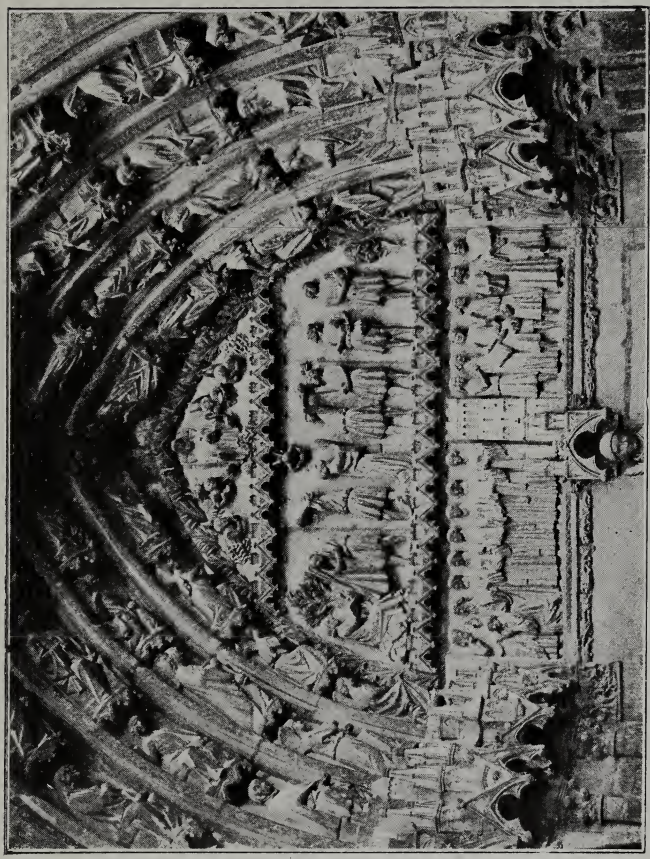


Photo A. Boinet.

TYMPAN DE LA PORTE SAINT-ETIENNE A LA FAÇADE OCCIDENTALE

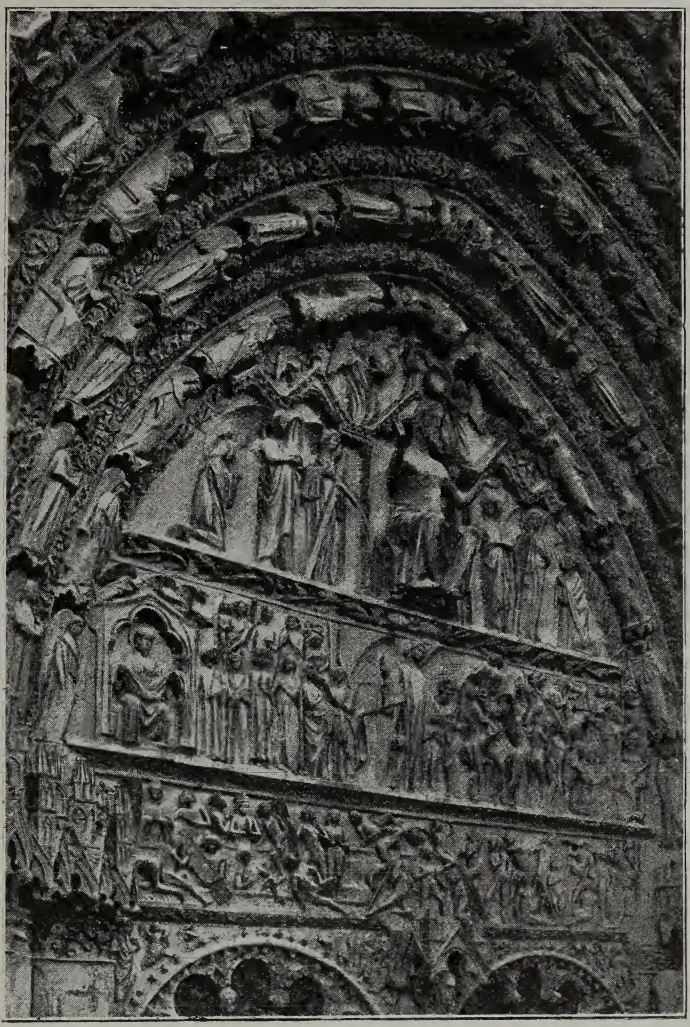
et dont les noms méritent d'être tirés de l'oubli : Marsault Paule, Nicolas Poyson et Pierre Byard. Ces artistes ont su résister en grande partie à l'en-

vahissement de l'italianisme et rester fidèles aux traditions du moyen âge.

Porte Saint-Ursin. — Au trumeau, statue moderne de saint Ursin, premier évêque de Bourges. Au tympan, histoire de saint Ursin. 1. Saint Ursin et son compagnon, saint Just, reçoivent leur mission de saint Pierre ; ils partent pour aller évangéliser le Berry ; saint Ursin ensevelit saint Just, mort en route à Chambon ; saint Ursin continue seul le voyage, tenant un coffret qui renferme des reliques de saint Étienne ; il prêche enfin la parole du Christ aux habitants de Bourges. — 2. Conversion de Léocade, gouverneur de l'Aquitaine, et de son fils ; consécration par saint Ursin de la première église dédiée à saint Étienne. — 3. Baptême de Léocade et de son fils.

Dans les voussures, statuettes d'anges, de confesseurs ou de prophètes. A la naissance des cordons moulurés qui séparent les voussures, quelques figures assez curieuses : trois têtes dans un même bonnet, un roi à mi-corps dans l'eau ou dans une nuée, un homme accroupi, etc. Au sommet du gâble qui surmonte la porte, statue moderne de saint Jean-Baptiste qui n'a aucune raison d'être ici.

Porte Saint-Étienne. — Au trumeau, statue moderne de saint Étienne. Au tympan, vie du premier martyr de l'Église : 1. Ordination de saint Étienne et de six de ses compagnons par deux apôtres ; saint Étienne condamné et entraîné hors de la



Tympan de la porte centrale du jugement dernier

ville pour subir le martyre. — 2. Lapidation du saint. — 3. Le Christ bénissant.

Dans les voussures, anges, prophètes et docteurs. Au sommet du gâble, figure d'ange moderne.

Porte du Jugement dernier. — Elle s'ouvre par une double baie en plein cintre à redents terminés par des têtes humaines ou grimaçantes. Au trumeau, Christ bénissant, exécuté d'après le Beau Dieu d'Amiens. A droite, six grandes statues, sans tête, qui, presque toutes, ne proviennent pas de cette porte et dont quelques-unes même sont postérieures au XIIIe siècle. Trois paraissent avoir appartenu à la Sainte-Chapelle de Bourges (début du XVe siècle). A la place qu'elles occupent se voyaient autrefois les douze apôtres, qui assistent toujours au Jugement dernier.

Le tympan, qui représente la grande scène du Jugement, est une des œuvres les plus remarquables du moyen âge. Nulle part ce thème n'a été aussi largement traité. Tout est équilibré et d'une composition parfaite. 1. Résurrection des morts. Les morts sont tous nus, sauf un évêque. Ces figures ont beaucoup souffert avant la restauration. Il y a des morceaux de nu d'une vérité étonnante (à droite surtout). — 2. Séparation des élus et des réprouvés. Au centre, l'archange saint Michel pèse les âmes. Un démon essaie de faire pencher la balance de son côté. A gauche, les élus se dirigent vers le Paradis, symbolisé par Abraham recueillant les âmes dans son sein. Ils sont introduits par

saint Pierre et à leur tête marche un franciscain, suivi d'un roi. A droite, les damnés, complètement nus, sont poussés par d'horribles démons vers l'enfer qui est figuré par une grande chaudière posée dans

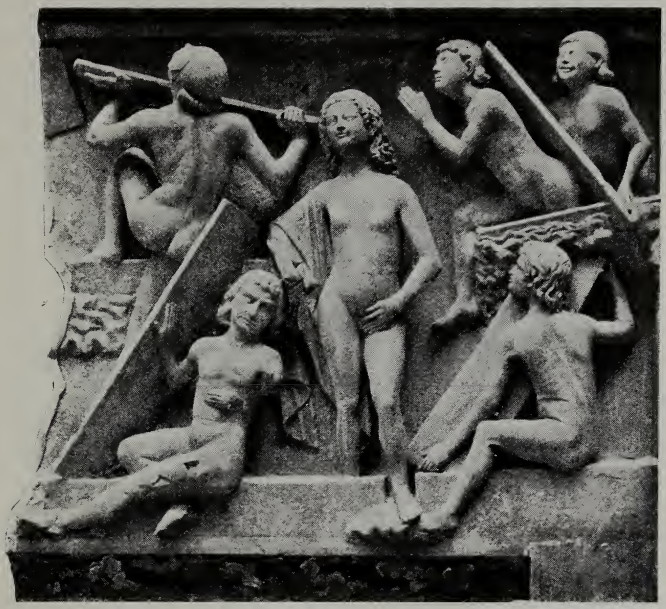


Photo Neurdein.

DÉTAIL DE LA RÉSURRECTION DES MORTS

la gueule de Léviathan d'où sortent des flammes. Dans la chaudière elle-même, apparaissent les têtes d'un évêque, d'un roi, d'une femme (dont un crapaud mord le sein : la Luxure), etc. Le jubé de la cathédrale offrait une scène tout à fait semblable. — 3. Le Christ-Juge, entre la Vierge et saint Jean l'Évangéliste, entouré d'anges qui portent

les instruments de la Passion ou qui tiennent le soleil et la lune. On remarquera encore, dans les écoinçons au-dessus des deux baies de la porte, des figures d'anges, sainte Marie-Madeleine et

Photo Neurdein.

L'archange saint Michel du jugement dernier

sainte Marie l'Égyptienne, toutes deux repenties et auxquelles Dieu a pardonné.

Les six voussures (le Paradis) sont peuplées de statuettes de séraphins, de chérubins, d'anges, de saints, de confesseurs, de martyrs, de patriarches et de prophètes. Les deux dernières sont entièrement refaites. Le musée de Bourges conserve quelques figures qui proviennent de la cinquième voussure.

Le gâble qui surmonte la porte est percé d'une

rose d'un fort joli dessin dont les rayons sont formés par de fines colonnettes. Dans les écoinçons des arcades qui réunissent ces colonnettes, on reconnaît les Vierges sages et les Vierges folles, dont la présence est de tradition dans la scène du Jugement dernier. La rose est encadrée de deux niches avec les figures de la Vierge et de saint Jean l'Évangéliste, à genoux ; au-dessus apparaît encore, dans une troisième niche, le Christ-Juge, entre deux anges. Enfin au sommet du gâble a été placé un saint Étienne moderne.

Bas-reliefs des soubassements des portes du Jugement, de Saint-Étienne et de Saint-Ursin. — Les bas-reliefs des écoinçons des arcades qui ornent les soubassements retracent l'histoire de la Genèse (neuf premiers chapitres) et présentent un grand intérêt iconographique, malgré les mutilations et les restaurations maladroites qu'ils ont subies. Il faut commencer par le côté gauche de la porte centrale et terminer au contrefort extrême de droite.

Voici l'indication sommaire des sujets : Création des anges. — Création d'Ève. — Introduction d'Adam et Ève dans le Paradis. — La Tentation. — La Faute. — Dieu appelle Adam et Ève qui cachent leur nudité. — Expulsion du Paradis. — Adam et Ève au travail. — Offrandes d'Abel et de Caïn. — Dieu parle à Caïn. — Meurtre d'Abel. — Caïn tué par Lamech. — Noé construit l'arche. — Noé et sa famille entrent dans l'arche. — Le déluge (partie refaite entièrement). — Noé lâche la colombe. — Sortie

de l'arche. — Culture de la terre et plantation de la vigne. — Les vendanges (au-dessous le nom du sculpteur, *Aguillon de Droues*). — La fabrication du vin. — Ivresse de Noé. — Sacrifice de Noé. — L'arc d'alliance. — Noé cultive la terre. — Noé

Photo A. Boinet.

Les vendanges. Histoire de Noé. Façade occidentale

s'enivre. (Les deux dernières scènes ne sont pas à leur place.)

Porte de la Vierge. — La statue de la Vierge, adossée autrefois au trumeau et qu'avait sculptée en 1515 Nicolas Poyson, a disparu. La colonne qui la supportait est surmontée d'un beau chapiteau Renaissance. Le dais, de même style, a été conservé. Les trois registres du tympan sont séparés

par des arcatures. On y voit : 1. La Mort de la Vierge (morceau exécuté en 1513 par Pierre Byard, Nicolas Poyson et Marsault Paule) ; le Christ prend l'âme de sa mère. — 2. L'Assomption de la Vierge ; celle-ci est enlevée par deux anges dans son suaire, entre deux autres anges qui tiennent un flambeau. — 3. Le Couronnement de Marie. La Vierge, détail très rare et contraire aux règles iconographiques, est à gauche du Christ. Les second et troisième registres sont du XIIIe siècle.

Dans les voussures (XVIe siècle), on remarque des anges tenant une banderole, jouant d'un instrument de musique ou priant, des docteurs, en costume d'évêque, des confesseurs et des martyrs (l'un d'eux, à gauche, tient un modèle d'église). Le gâble de cette porte est percé d'une ouverture quadrilobée fort simple.

Porte Saint-Guillaume. — Entièrement du XVIe siècle. Au trumeau, statue de saint Guillaume, exécutée en 1515 par Marsault Paule et dont la tête a disparu. Le dais, qui se prolonge jusqu'à la partie supérieure du tympan, séparant ainsi celui-ci en deux parties, est gothique, comme le socle.

Le tympan retrace l'histoire en partie légendaire de saint Guillaume, archevêque de Bourges : 1. Saint Guillaume reçoit les offrandes pour la construction de la cathédrale (?) et les malheureux viennent lui demander aide et protection. — 2. Miracles de saint Guillaume (guérison d'un infirme et d'une femme atteinte de la danse de Saint-Guy [?]) — 3. Lé-

gende de saint Guillaume et du diable qui lutte avec un homme furieux et qui, à l'approche du saint prélat, s'enfuit sous la forme d'un loup.

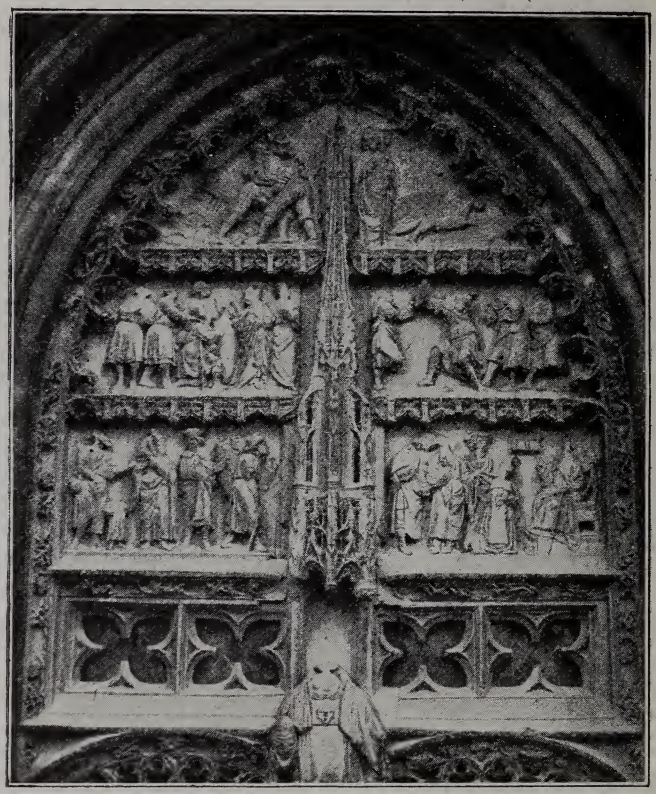


Photo A. Boinet.

TYMPAN DE LA PORTE SAINT-GUILLAUME A LA FAÇADE OCCIDENTALE

Dans les voussures, anges priant ou tenant une banderole, docteurs, en costume d'évêque, et anges chanteurs ou musiciens (l'un d'eux tient un orgue por

tatif). Le gâble est percé d'une ouverture festonnée, au-dessus de laquelle est un écusson sans armoiries.

Bas-reliefs des soubassements des portes Saint-Guillaume et de la Vierge. — Vie de la Vierge et du Christ en vingt-trois scènes (xvie siècle). Au portail

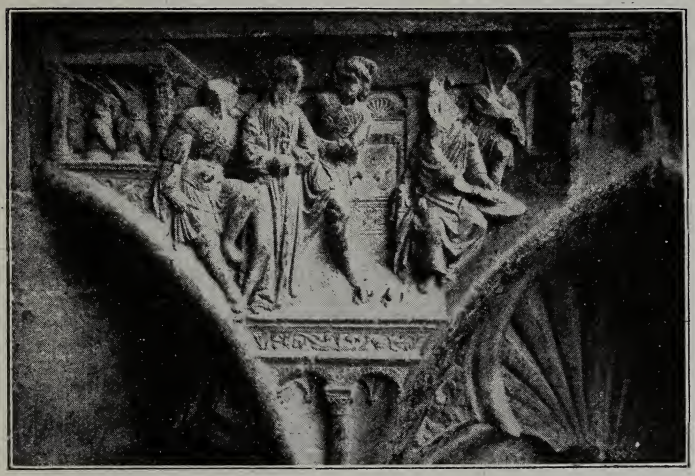


Photo A. Boinet.

Le Christ devant Pilate. Façade occidentale

Saint-Guillaume, ces bas-reliefs sont abrités sous les socles formant dais des grandes statues des piédroits ; sur la partie antérieure des contreforts, ils sont surmontés simplement d'une arcade en anse de panier. A la porte de la Vierge, l'arcature primitive ayant subsisté, les scènes ont été réparties dans les écoinçons. Ces sculptures datent pour la plupart de 1513 et sont dues à Marsault Paule surtout, à Nicolas Poyson et à Pierre Byard. Elles ont malheu-

reusement beaucoup souffert en certains endroits. Toutefois, fort heureusement, elles n'ont pas eu a subir de restaurations maladroites.

Il faut commencer par le côté gauche de la porte Saint-Guillaume : Rencontre de Sainte-Anne et de Joachim à la Porte d'Or. — Nativité de la Vierge. — La Vierge monte les degrés du temple. — Mariage de la Vierge. — L'Annonciation. — Nativité du Christ. — Annonce aux bergers. — Adoration des bergers. — Adoration des Mages. — Présentation au Temple. — Fuite en Égypte. — Hérode ordonne le massacre des Innocents. — Massacre des Innocents. (A gauche, la légende du champ de blé.) — Jésus au milieu des docteurs. — Baptême du Christ. — Le Christ et la Samaritaine. — Entrée à Jérusalem. — Le Christ à Gethsémani. — Arrestation du Christ. — Le Christ devant Pilate (très beau morceau de sculpture). — Le Christ en croix. — Déposition de croix. — Résurrection.

Tours. — Les deux tours ont chacune, au-dessus des portes, quatre étages, marqués, pour les trois premiers, par autant de galeries couvertes qui s'ouvrent par des arcades géminées. La tour sud, dite vieille tour ou tour sourde, de 58 mètres de hauteur, est d'une architecture et d'une ornementation très sobres. Les arcades sont en tiers-point, non tréflées, et retombent sur des faisceaux de colonnettes très minces. L'arc de décharge qui surmonte les deux baies du dernier étage est en plein cintre, comme à la porte centrale. Le mur de

fond de la troisième galerie est orné d'une double arcade et percé de deux ouvertures en forme de créneaux pour éclairer l'intérieur. Le dernier étage est couvert d'un comble disgracieux en ardoise, ayant l'aspect d'une pyramide trapue et qui a été refait à neuf. Primitivement il devait être surmonté d'un autre étage octogone couronné par une flèche en pierre. Les contreforts qui flanquent cette tour, comme du reste ceux qui encadrent le grand fenestrage, sont presque entièrement nus. Ils sont coupés seulement à chaque étage par des arcs en tiers-point qui retombent aux angles sur de minces colonnettes.

Photo A. Boinet.

STATUE DE LA TOUR NORD DE LA FAÇADE OCCIDENTALE

La tour nord, de 66 mètres de hauteur, dite tour neuve ou tour de Beurre, élevée après 1506, offre dans l'ensemble les mêmes dispositions. L'architecte a reproduit assez fidèlement le même système de galeries couvertes, à la même hauteur.

Photo. A. Bonet.

STATUE DE LA TOUR NORD DE LA FAÇADE OCCIDENTALE

L'étage supérieur diffère seul par sa plus grande élévation. L'ornementation est par contre beaucoup plus riche et appartient encore, malgré l'époque, au style flamboyant.

Les galeries présentent dans les balustrades et dans les arcades une décoration élégante et en même temps assez sobre. Sur le mur formant allège du quatrième étage se détache une arcature et l'arc de décharge qui surmonte les deux baies des abat-sons est rempli d'un treillis flamboyant. Les contreforts de toute la tour sont ornés de pinacles superposés faisant retraite, d'une grande délicatesse de sculpture. C'est par ces contreforts que cette tour se différencie nettement de l'autre. L'angle nord-est est occupé, ainsi que nous l'avons dit, par une tourelle hexagonale qui renferme l'escalier desservant tous les étages et qui

se termine par une petite calotte surmontée d'un lanternon.

A peu près à la hauteur de la balustrade de la seconde galerie, on remarquera, dans des niches, huit grandes statues, plus anciennes que la tour elle-même et qui remontent pour la plupart au milieu du XIIIe siècle. Nous croyons qu'elles étaient placées jadis contre les montants de l'ancien portail Saint-Guillaume détruit par l'écroulement de 1506. Quelques-unes sont tout à fait remarquables par l'expression et l'attitude et méritent d'être classées parmi les plus belles œuvres de la grande statuaire gothique. Elles représentent : une femme, les mains jointes, dans le costume civil du temps, un saint Jean, un prophète, un apôtre, un roi nimbé, un autre roi, etc. Ces deux dernières figures sont admirables. Malheureusement il est difficile de les examiner convenablement.

Grand housteau. — La partie centrale de la façade, qui correspond à la nef et qui porte le nom de *grand housteau*, est due aux libéralités du duc de Berry et paraît avoir été élevée sous la direction de Guy de Dammartin, vers 1390. La partie inférieure du fenestrage présente cinq meneaux reliés par des arcs tréflés, ce qui divise le vitrail en six panneaux. Le meneau central, plus épais, sert de point d'appui à deux arcs brisés qui encadrent deux quatre-feuilles et à une magnifique rose à rayons multiples, dont le cercle n'est pas régulier.

Le grand housteau remplace une disposition que

le XIIIe siècle avait laissée sans doute inachevée. Le grand arc correspondant à la nef était encadré par une arcade avancée ou arc-rideau qui abritait une rose et qui portait une galerie reliant les tours. On aperçoit encore les retombées et les arrachements de l'arcade dans la partie supérieure des contreforts-escaliers. Le duc de Berry fit déraser ces arrachements et placer sur les piédroits des retombées deux statues de prophètes abritées par des dais et qui subsistent encore.

Le pignon qui termine le grand housteau est orné d'une rose aveugle dont les six lobes sont à redents. A sa base est une galerie de circulation qui met en communication les deux tours. Au-dessus de la rose est une double arcade, en forme de fenêtre. Le tout est surmonté d'une croix archiépiscopale en fer. Les deux contreforts qui flanquent le grand fenestrage, percés jadis de niches où s'abritaient des statues, renferment chacun un escalier et sont couronnés par des lanternons Renaissance.

Pilier butant. — Pour terminer ce qui concerne la façade occidentale, il nous reste à dire un mot du pilier-butant qui s'élève sur le côté sud de la vieille tour, jusqu'à mi-hauteur. Etabli dans le prolongement de la façade, il a été construit vers le début du XVe siècle, pour maintenir de ce côté l'édifice qui causait de sérieuses inquiétudes. Il fait, à proprement parler, l'office de deux arcs-boutants qui tous deux se composent de deux arcs de cercle dont le sommet touche la tour et dont la

base vient retomber sur un énorme massif de maçonnerie. Le dessous de l'arc inférieur est vide et laisse un passage couvert sous lequel se trouve la porte qui donne accès à l'intérieur du pilier. Huit contreforts saillants, ornés, au premier étage, de colonnettes, maintiennent encore la construction. L'un d'eux renferme un escalier qui dessert l'étage ménagé au-dessus du passage. Cet étage, voûté d'ogives, est éclairé par deux fenêtres divisées en trois panneaux surmontées de trèfles ou de quatrefeuilles. La tradition veut que le peintre Jean Boucher ait travaillé dans cette pièce.

Au premier étage du pilier proprement dit sont les anciennes prisons du chapitre, éclairées par d'étroites fenêtres et munies de latrines. Un peu au-dessus, est pratiquée une petite salle voûtée, dans laquelle le jour ne pénètre, au centre, que par une baie profonde et de très peu de largeur. Le tout est couvert d'un comble en ardoises à quatre versants.

Porches latéraux. — Les deux porches latéraux du nord et du midi, de forme carrée et voûtés d'ogives, ont été élevés après coup, à la fin du XIIIe siècle. Celui du nord est précédé de deux escaliers de vingt-deux et de dix-huit marches. Deux des côtés, ouverts dans toute leur largeur (le troisième à l'est a été muré au XVe et au XVIe siècle), présentent, sous un arc de décharge en plein cintre, une grande arcade géminée, de même tracé, à redents terminés par des têtes variées. Dans le tympan est percé un oculus encadré de feuillages et à redents

également. Le tout est d'une extrême élégance. Au porche nord, les cintres des arcades sont d'une décoration originale : on y voit des singes accroupis et des chouettes à têtes feuillues. Enfin dans l'écoinçon intermédiaire des arcs de la façade occidentale, est figurée une curieuse figure de franciscain.

Les deux portes du nord et du midi appartiennent, on le sait, à l'église qui a précédé immédiatement celle-ci. Elles datent de 1160 environ. Ce sont de très beaux spécimens — quoique très restaurés en certains endroits — de la sculpture romane en plein épanouissement. Elles sont à comparer pour le style et l'iconographie avec les portails, presque contemporains, d'Angers, du Mans, de Saint-Loup-de-Naud, de Saint-Ayoul de Provins, de Chartres, de Vermenton, de Notre-Dame d'Etampes, etc.

Les sculptures de ces deux portes ont été relativement peu restaurées, mais par contre elles ont subi, surtout au XVIe siècle, lors du passage des protestants, des mutilations importantes.

Porte nord, dite de Notre-Dame de Grâce. — Contre les deux colonnes près de la porte sont adossées deux figures de femmes nimbées, sans attribut (peut-être la reine de Saba et une sibylle). Leurs pieds reposent sur une colonnette très trapue. Les autres colonnes présentent des dessins variés : damiers, grecques, bâtons brisés, imbrications, feuillages ou fleurettes, etc. Les chapi-

teaux sont décorés de feuilles d'acanthe ou de figurines nues. La statue du trumeau, qui représen-

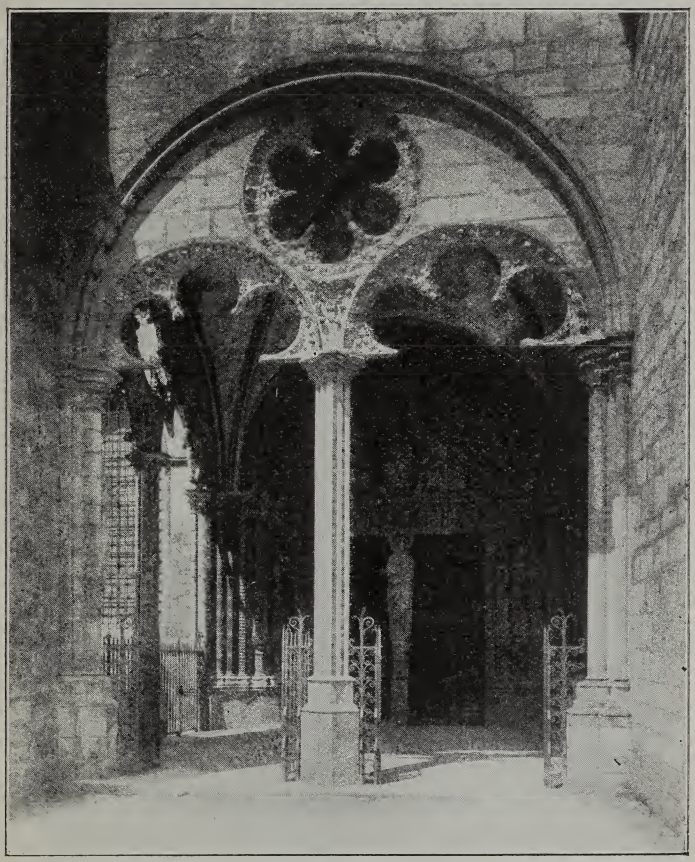


Photo Neurdein.

PORCHE MÉRIDIONAL

tait la Vierge et l'Enfant, a été, dit-on, brisée en 1562.

Le linteau qui supporte le tympan est couvert d'une magnifique frise à rinceaux sur laquelle on distingue encore des traces de couleur verte. Au tympan, sont sculptées les scènes suivantes : la

Photo E. Lefèvre-Pontalis.

TYMPAN DE LA PORTE DU PORCHE NORD

Vierge tenant l'Enfant, assise sous une arcade surmontée de clochetons ; à gauche, les rois Mages qui viennent adorer le nouveau-né ; à droite, l'Annonciation et la Visitation. A la partie supérieure, deux anges et l'Annonce aux bergers (XVIe siècle).

Sur les vantaux de la porte (XVe siècle), on remarque les armes de la famille Le Roy, à laquelle appartenait un chanoine de Bourges, du prénom de Jean, qui les aurait fait exécuter. Ce per-

sonnage fonda en 1472 la chapelle qui porte aujour-

Photo des Monuments Historiques.

STATUES DU PORTAIL MÉRIDIONAL

d'hui le vocable de Notre-Dame du Mont-Carmel.

On a utilisé dans la composition du tambour de la porte, comme d'ailleurs dans celle du tambour méridional, des vantaux et des panneaux provenant de la Sainte-Chapelle.

Porte sud. — L'ensemble est plus riche qu'à la porte précédente. La statue du trumeau, qui représente le Christ bénissant, est du XIIIe siècle. Contre les colonnes des montants, sont adossées six statues, aux plis raides et serrés, posées sur des colonnettes trapues et abritées sous des dais à clochetons. On reconnaît Moïse tenant les tables de la loi. Les autres personnages — dont deux femmes comme au portail nord — n'ont pas d'attributs caractéristiques. Sur deux des phylactères, on lisait autrefois les noms de Sophonias et de Jonas. Les chapiteaux représentent, entre autres sujets, la faute et la punition d'Adam et Ève, David jouant de la harpe, la fable d'Andromède (?), le sacrifice d'Abraham, Samson terrassant le lion, des oiseaux affrontés, des hommes armés luttant entre eux, des êtres fantastiques, etc.

Au linteau, ce sont les douze apôtres assis, conversant deux par deux ; au tympan, le Christ dans une gloire, entre les quatre symboles évangéliques. Les deux premières voussures sont garnies de statuettes (anges avec encensoirs, personnages de l'ancienne loi, prophètes, évangélistes). Les autres n'ont qu'un décor de feuillages ou de dessins géométriques semblables à ceux du portail nord.

Sur le vantail de gauche de la porte, on lit une

inscription latine, avec le nom de Renault Boisseau (Reginaldus Boicelli), aumônier de Jean Cœur, archevêque. Les armes de ce dernier prélat et celles de Jacques Cœur et de sa femme, se voient sur l'autre vantail.

A l'angle sud-ouest du porche, est adossée, à l'intérieur, une statue de saint Etienne tenant le livre des Evangiles (XIIIe siècle). Dans le mur oriental a été ouverte, à l'époque de la Renaissance, une jolie porte surmontée d'une frise, à gauche de laquelle on a gravé une inscription en vers, composée de six versets, invitant les passants à la charité.

CHAPITEAU DU PORCHE NORD

Photo A. Boinet.

STATUES DES L'AUBESPINE

III

ACCESSOIRES ET OBJETS MOBILIERS

Crypte. — Le monument le plus célèbre que renferme la crypte est le tombeau ou plutôt ce qui reste du tombeau de Jean, duc de Berry. Transporté de la Sainte-Chapelle en cet endroit en 1757, mutilé en 1793, il n'en subsiste que la table de marbre noir avec l'inscription et le gisant de marbre blanc. L'effigie du duc fut commandée par Charles VII, son neveu et héritier, à Jean de Rupy ou de Cambrai, entre 1422 et 1438 (date de la mort de l'artiste) ; malgré les mutilations qu'a subies la tête, on peut encore en saisir le réalisme

et la fidèle ressemblance. Le défunt a les pieds posés sur l'ours enchaîné et muselé que l'on retrouve si souvent, avec la devise *Le tems venra*, dans les marges des beaux manuscrits enluminés pour lui. Le tombeau ne fut entièrement terminé que vers 1457; Charles VII s'était adressé à de nouveaux imagiers, dont on a retrouvé les noms :

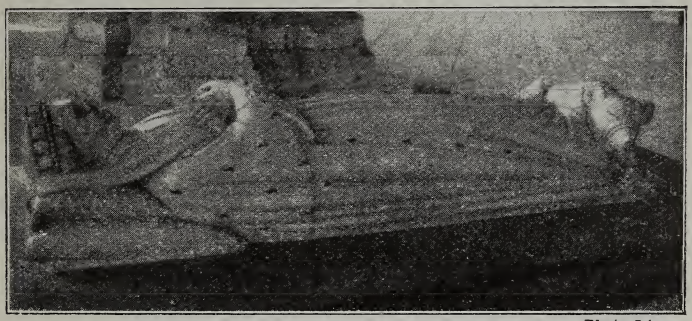


Photo Lévy.

STATUE FUNÉRAIRE DU DUC DE BERRY

Étienne Bobillet et Paul de Mosselman. Ce dernier travailla aussi aux stalles de la cathédrale de Rouen. Les deux sculpteurs furent chargés d'exécuter les quarante pleurants en albâtre qui, à l'imitation de ceux de Champmol, garnissaient les faces du soubassement. Le musée de Bourges et plusieurs collections particulières conservent quelques-unes de ces figurines, dont le style est tout à fait charmant.

Non loin du tombeau, se trouvent deux grandes statues en pierre qui proviennent de la porte d'entrée de la Sainte-Chapelle et qui montrent encore le duc Jean et aussi sa femme, Jeanne de

Boulogne, agenouillés, les mains jointes. La seconde a reçu postérieurement une tête du caractère le plus grotesque. Ces œuvres ne sont pas sans mérite et accusent un faire large et personnel. Elles sont à comparer avec les deux statues placées à

Photo Martin-Sabon.

Détail de la statue funéraire du duc de Berry

l'entrée de la chapelle de la Vierge, dans l'église supérieure.

Nous signalerons encore dans la crypte, au sud (second bas côté), la curieuse pierre tombale d'un chanoine († 1270) qui est malheureusement assez effacée.

Au mur occidental de l'hémicycle est appuyé le Saint-Sépulcre, que le chanoine Jacques Dubreuil commanda en 1543. Il est abrité sous un grand baldaquin avec plafond à caissons et porté par quatre

colonnes. On remarquera la délicatesse de l'ornementation. Le donateur est représenté agenouillé avec son patron saint Jacques le Majeur. Le style des grandes figures est médiocre et l'expression laisse beaucoup à désirer. Les huit statues (Vertus, le roi David) portées sur des culs-de-lampe, contre la paroi du fond, sont plus modernes. On sait que le monument, mutilé en 1562 par les protestants, a été restauré en 1640.

Pleureur du tombeau du duc de Berry

Chœur. — Nous avons exposé, dans l'introduction historique, quels avaient été les changements déplorables effectués dans le chœur au XVIIIe siècle, sous la direction de Michel-Ange Slodtz et de Louis Vassé. De tous ces prétendus embellissements, dus aux chanoines peu respectueux des souvenirs du passé, il ne reste que

le dallage, l'autel et soixante-douze sièges de stalles.

Le dallage, composé de marbres de différentes couleurs, n'offre rien de curieux. Le maître-autel, consacré le 21 décembre 1767, a été exécuté sur les

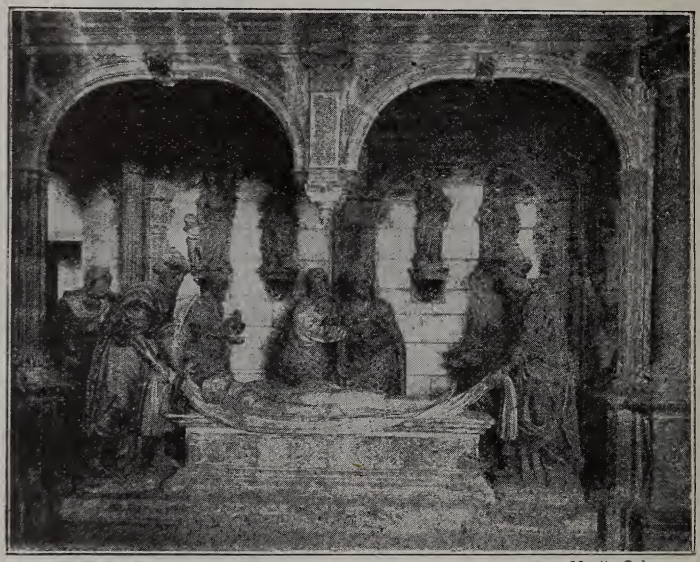


Photo Martin-Sabon.

SAINT-SÉPULCRE DE LA CRYPTE

dessins de Louis Vassé. Il est de marbre blanc et orné aux extrémités de quatre pilastres cannelés. En 1847, le gradin fut surélevé. Les postes en creux du gradin et les cannelures des pilastres d'angle ont pour remplissage des guirlandes et des feuillages de cuivre doré. Sur le devant, est le monogramme du Christ, de cuivre également, dans un

médaillon. La garniture de l'autel date de 1844.

Les stalles sont la partie la plus importante des travaux exécutés sous la direction de Slodtz qui en donna les plans, élévations et profils, et exécuta la sculpture des panneaux. Depuis 1850, il ne reste que 72 stalles, sans panneaux, qui font un piteux effet. Les miséricordes n'offrent comme décoration que des palmettes et des feuilles de chêne.

Une partie des stalles supprimées se trouve aujourd'hui dans la chapelle du petit séminaire de Saint-Célestin de Bourges. Un petit panneau cintré avec la figure de saint Pallade est dans l'ancienne salle capitulaire ; un autre, avec celle de saint Ursin, orne la stalle de l'archevêque placée à l'entrée du chœur.

Le trône pontifical, posé en 1856, et les grilles mises en place de 1851 à 1855, sont dans le style du XIIIe siècle.

Ancien jubé. — Nous avons raconté précédemment comment on avait découvert, en 1850, puis en 1894 et 1905, des débris très importants de l'admirable jubé et de la clôture du chœur qui furent impitoyablement abattus par les chanoines, en 1757, après avoir été fortement endommagés par les protestants en 1562, puis restaurés et repeints en 1653. Les fragments que conserve le Musée du Louvre représentent : le Baiser de Judas, Judas recevant les trentes deniers, Pilate écoutant le récit du songe de sa femme, la Descente du Christ aux Limbes (remarquables figures nues). Ceux du

musée de Bourges nous montrent : le Portement de croix, le Christ en croix (morceau le mieux conservé et qui se trouvait au-dessus de la porte centrale du jubé), la Descente de croix, la Mise au

Photo F. Martin-Sabon.

JUDAS RECEVANT LES TRENTE DENIERS. FRAGMENT DU JUBÉ

Tombeau, les gardes endormis, les saintes Femmes au tombeau, la chaudière et la gueule de l'Enfer (ces deux derniers morceaux faisaient partie de la Descente aux Limbes). Parmi les débris trouvés en 1905, lors de la suppression d'une partie du pas-

sage qui conduisait à l'ancien caveau des archevêques, nous avons reconnu la Flagellation du Christ.

La décoration du fond de la plupart de ces bas-

Photo F. Martin-Sabon.

L'enfer. Fragment du jubé

reliefs est formée par un quadrillé, sorte de marquetterie composée de petits caissons actuellement vides, dans lesquels étaient incrustés des verres peints, encadrés dans un fond entièrement doré.

D'autres beaux fragments, mis à jour en 1894, sont déposés actuellement dans les bureaux de

l'architecte diocésain, près de la cathédrale. Ce sont d'admirables figures d'apôtres (saint Pierre, saint Paul et saint Jean ont leurs attributs caractéristiques) qui se trouvaient dans les écoinçons des arcades supportant le jubé.

Le jubé et la clôture avaient été exécutés sans doute à la fin du XIIIe siècle, en même temps ou peu après le portail du Jugement dernier, avec lequel ils ne sont pas sans offrir quelques rapports de style et d'iconographie (voyez surtout l'Enfer). L'auteur de leurs sculptures était un artiste de premier ordre. On ne saurait trop admirer la noble simplicité des draperies et la justesse des mouvements. Il est fort regrettable que les têtes aient été presque toutes mutilées.

Nef. — Le grand orgue, placé au revers de la façade occidentale et qui masque une partie du grand fenestrage, a été commencé en 1663 par Guy Jolly et terminé par Pierre Cauchois en 1667. La menuiserie et la sculpture furent commandées à Bernard Pérette. Il a été réparé à plusieurs reprises, notamment en 1741 et 1860. Il est posé sur un système d'encorbellement faisant saillie à l'intérieur. Dans les panneaux sont sculptés des anges sonnant de la trompette. La tribune est plus ancienne. Elle provient de l'orgue qui fut exécuté après l'incendie de 1559. On y voit des cariatides (hommes ou femmes) et des anges tenant une colonne ou une croix. Enfin, à la partie inférieure, il faut encore remarquer une curieuse poutre du XVe siècle, avec

des figures d'anges, chanteurs ou musiciens; c'est sans doute un reste de l'orgue détruit en 1506 par la chute de la tour nord.

A la seconde travée du petit bas côté méridional de la nef, se trouve une intéressante horloge, placée autrefois sur le côté gauche du jubé et exécutée en 1423 par Jean Furoris, chanoine de Reims et de Paris. C'est une des plus anciennes connues. Un artiste célèbre, Jean d'Orléans, fut chargé d'en peindre les cadrans et les parois. Elle affecte la forme d'une tour carrée, avec minces contreforts aux angles. Au sommet sont quatre cloches. Des deux cadrans, l'un marque les phases de la lune, le lever et le coucher du soleil, etc., l'autre les heures. Cette horloge a subi une restauration maladroite en 1872 ; le second cadran est fixe aujourd'hui et le mécanisme est neuf. A chaque heure, elle donnait autrefois les quatre premières notes du *Salve regina* (la, sol, la, ré).

La chaire, inaugurée en 1878, au moment des fêtes du millénaire de sainte Solange, ne présente pas grand intérêt.

Nous signalerons encore : sur le septième pilier nord de la nef, une inscription énigmatique, en caractères arméniens, qui signifie : Sarqis, serviteur de Dieu ; entre les deux portes qui mènent à l'ancienne salle capitulaire et à l'église souterraine, une croix de mission, en fer, érigée en 1817 place Saint-Ursin, renversée en 1830 et transférée en cet endroit en 1843 ; enfin la ligne de cuivre indiquant la direction du méridien, tracée en 1757, dans le dallage de la

nef (troisième et quatrième travées), par un chanoine de Notre-Dame de Sales, de Bourges.

Chapelles. I. Chapelles du rond-point. — *Chapelle Sainte-Croix.* — La première du côté nord. C'est dans cette chapelle que se réunissait autrefois la confrérie des officiers, avocats et procureurs de l'officialité du chapitre.

Chapelle de Notre-Dame de Lourdes, anciennement de la Conception de la Vierge. — Elle renferme le médaillon en marbre et l'épitaphe du cardinal Frédéric-Jérôme de Roye de La Rochefoucault, archevêque de Bourges († 1757).

Chapelle de la Vierge. — Dans l'axe de l'abside. Elle s'est appelée « Chapelle au Duc », parce que le duc Jean de Berry y fonda en 1367 une messe quotidienne, puis chapelle de La Châtre, du nom de cette famille qui en fit l'acquisition au XVIe siècle et qui mit ses soins à l'embellir. C'est à Claude III de La Châtre, maréchal de France († 1614), qu'on attribue la donation des vitraux dont il ne subsiste que des fragments. Les fenêtres avaient été déjà refaites au XVe siècle. Claude de La Châtre fit poser, du côté gauche, sa propre épitaphe et à droite, celle de son aïeul Gabriel de La Châtre, capitaine des gardes du corps († 1538), épitaphes qui sont aujourd'hui dans la chapelle Sainte-Philomène. A la même époque, sans doute, furent posés, de chaque côté, sur deux colonnes hexagonales qui subsistent encore, les bustes de ces deux mêmes personnages, brisés à la Révolution.

En 1757, l'autel de Notre-Dame la Blanche, élevé par le duc de Berry derrière le maître-autel de la Sainte-Chapelle, fut transporté dans la cathédrale.

Photo Neurdein.

STATUE DU DUC DE BERRY

On plaça alors le groupe de la Vierge et de l'Enfant entre quatre anges sur l'autel de la chapelle de la Vierge et les effigies du duc et de la duchesse à

droite et à gauche de l'entrée. En outre, les murs furent garnis de boiseries recouvrant la partie inférieure des vitraux, qui, de la sorte, subirent des dégradations. La statue de la Vierge et de l'Enfant, mutilée à la Révolution (têtes cassées), a été restaurée, au milieu du siècle dernier, par Jules Dumoutet et remise sur l'autel. Les figures d'anges, d'une expression si charmante, sont au musée de Bourges. Quant aux boiseries, elles ont été vendues.

C'est le même Dumoutet qui a fait restaurer et repeindre, en 1844, toute la chapelle et qui exécuta l'autel orné d'un bas-relief représentant la Mort de la Vierge. Les anciennes colonnes hexagonales supportent à présent des statues modernes de saint Joseph et de saint Jean l'Évangéliste.

Les effigies du duc Jean et de la duchesse Jeanne de Boulogne, à genoux sur un prie-Dieu, ont beaucoup souffert également. Les têtes sont une réfection moderne. Hans Holbein nous en a laissé des croquis très exacts, conservés au musée de Bâle. On les attribue, avec vraisemblance, à Jean de Rupy ou de Cambrai, entré au service du duc en 1387, et qui est l'auteur, nous l'avons vu, de la statue funéraire de ce prince, déposée dans la crypte.

Chapelle Sainte-Philomène, autrefois de Sainte-Catherine de Sienne. — Épitaphes de Gabriel et de Claude de La Châtre, dont il a été question.

Chapelle Saint-François de Sales. — A la clef de voûte, tête du Christ.

II. Chapelles de la nef et du chœur. Côté nord

Photo F. Martin-Sabon.

Statue du maréchal de Montigny

(à partir de la troisième travée). — *Chapelle de Montigny* ou des fonts baptismaux (3e travée). —

La chapelle qui occupait cet emplacement avait été fondée en 1406 environ par Pierre Aimery, archevêque de Bourges (1392-1409). Presque entièrement détruite par l'écroulement de la tour nord en 1506, elle fut réédifiée sous l'épiscopat de Michel de Bucy († 1511), mais ne fut terminée qu'au début du XVIIe siècle, alors qu'elle était en possession de la famille de Montigny. C'est Gabrielle de Crevant, veuve du maréchal François de La Grange de Montigny († 1617), qui en fit l'acquisition et qui s'occupa des travaux d'achèvement. Elle obtint l'autorisation d'y enterrer son mari, à la mémoire duquel elle éleva un peu plus tard un monument important dont la statue agenouillée se voit encore dans la chapelle. Cette statue, œuvre de Michel Bourdin, fut livrée en 1633. Quelques débris du monument lui-même ont été recueillis au musée de la ville. Le beau vitrail daté de 1619, qui orne la fenêtre, est dû aussi à la munificence de Gabrielle de Crevant. On remarquera encore l'élégance et la richesse de décoration de l'arc d'entrée de la chapelle.

Chapelle des Fradet ou de Saint-Benoît (4e travée). — Fondée en 1456 et terminée en 1462 par Pierre Fradet, conseiller au Parlement de Paris, doyen du chapitre de Bourges († 1467). A droite, épitaphe du fondateur, enterré à Saint-Pierre de Rome, mais dont le cœur fut déposé dans la chapelle; à gauche, celle du savant Guillaume-François Berthier, garde de la bibliothèque royale (1704-1782), enterré ici même. Au-dessus du confessionnal, buste de

M. Fradet de Saint-Aoust, seigneur de Marmagne et de Châteaumeillant.

Chapelle de Beaucaire ou de Saint-Loup (5e travée). — Fondée par Pierre de Beaucaire († 1450 environ), chanoine de la cathédrale et secrétaire de Charles VII, et terminée en 1462. Des membres des familles Bonnin, Leroy, Dubreuil et Barbarin y furent enterrés et contribuèrent peut-être aux frais d'achèvement et d'embellissement.

Chapelle de Bar ou de Saint-Denis (9e travée). — Fondée par Denis de Bar, évêque de Tulle et de Saint-Papoul, mais édifiée après sa mort (1517). Construite au-dessus de l'escalier qui mène à l'église souterraine. A droite, piscine Renaissance.

Chapelle de Breuil ou de Saint-Jean-Baptiste. (10e travée). — Construite en 1466 par Jean de Breuil, conseiller au Parlement de Paris, chanoine et archidiacre de la cathédrale, et terminée dès l'année suivante. Au-dessus de l'autel, tableau de Jean Boucher, peintre de Bourges († 1634), qui représente saint Jean-Baptiste ; c'est la partie centrale d'un triptyque qui se trouvait jadis dans la chapelle des Boucher à l'église Saint-Bonnet de Bourges et dont les deux volets sont au musée de la ville.

Chapelle de Reims ou des Trousseau, aujourd'hui *de Sainte-Jeanne de Valois* ou Jeanne de France (12e travée). — Fondée par Pierre Trousseau, chanoine et archidiacre de la cathédrale, puis archevêque de Reims en mai 1413 († décembre 1413), qui y fut enterré. Construite entre 1404 et 1406.

Chapelle Jacques-Cœur ou de Saint-Ursin (13e tra-

vée). — Fondée en 1447 par Jacques Cœur, sur l'emplacement de l'ancien « vestiaire » des chanoines, et terminée en 1450 au plus tard. L'illustre argentier, mort en exil, n'y fut pas enterré. Son frère Nicolas, évêque de Luçon († 1450) y reçut la sépulture. La chapelle fut acquise en 1552 par Claude de L'Aubespine, baron de Châteauneuf.

Elle fait une légère saillie sur les contreforts et se remarque par la richesse de l'ornementation de la voûte. Les nervures se réunissent à une clef pendante avec figure d'ange et les branches d'ogives sont coupées par de grands médaillons contenant les attributs des évangélistes et des anges musiciens.

Sous la fenêtre, à gauche, a été ménagé un retrait dans l'épaisseur du mur, éclairé par une petite baie, voûté de douze petites voûtes d'ogives avec clefs pendantes et décoré sur le fond d'une élégante arcature. C'est dans cet oratoire que prenaient place Jacques Cœur et sa femme, les jours de grandes cérémonies.

La chapelle Jacques Cœur renferme les statues de marbre de Guillaume de L'Aubespine, baron de Châteauneuf, conseiller d'État et ambassadeur, († 1629), de Marie de La Châtre, sa femme, et de Charles de L'Aubespine, marquis de Châteauneuf, garde des sceaux, leur fils († 1653), provenant toutes trois du monument élevé à leur mémoire et dont le musée de Bourges conserve quelques fragments (bas-reliefs et frises). La composition architecturale de cette œuvre importante, détruite à la Révolution,

était de François Mansart. Quant aux statues, elles sont dues au ciseau d'un des plus grands sculpteurs du XVIIe siècle, Philippe de Buyster, qui a inscrit son nom sur un des socles.

Côté Sud. — *Chapelle des Copin ou de Saint-Papoul*, aujourd'hui *de la Bonne Mort ou de Notre-Dame de Pitié* (3e travée). — Fondée en 1491 par Pierre Copin, chanoine de la Sainte-Chapelle († 1519), sous l'invocation de saint Papoul, vénéré en Languedoc, son pays natal. On remarquera la décoration de l'arc d'entrée, avec animaux fantastiques et figurines, et de la voûte avec les instruments de la Passion et les symboles évangéliques ; à droite et à gauche de l'autel, non orienté et qui est l'ancien autel des anniversaires élevé dans le sanctuaire au XVIIIe siècle, deux belles piscines de style flamboyant, avec dais richement ouvragés ; sur les murs latéraux, deux autres dais de même style, qui abritent des statues modernes de saint Joseph et de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; enfin à gauche, une inscription rappelant une fondation de messes faite par Pierre Copin (20 mars 1517, n. st.).

Chapelle des Le Roy ou de Notre-Dame du Mont-Carmel (4e travée). — Fondée en 1472 par le chanoine Jean Le Roy, fils de Thierry, seigneur de Villeneuve, qui y fut enterré. Terminée peu après 1473. Restaurée en 1863. Tableau de Jean Boucher, de Bourges, l'Adoration des Bergers, avec le portrait de l'artiste (berger qui apporte une gerbe).

Chapelle d'Etampes ou du Sacré-Cœur (5e tra-

vée). — Fondée vers 1420-1425 par Robinet d'Etampes, favori du duc Jean de Berry, conseiller et chambellan de Charles VI, et par ses trois frères. Restaurée de 1846 à 1850. C'est la plus grande chapelle de la cathédrale. Elle fait une forte saillie à l'extérieur et comprend une travée droite et une abside à trois pans. Il y a lieu de penser que c'est la chapelle même construite vers 1369 pour le duc de Berry, qui ne fut jamais terminée et qui fut soit achevée soit plutôt réédifiée presque entièrement par Robinet d'Etampes. Le retable en pierre de l'autel, dont le sujet représente les misères de l'humanité recourant au Sacré-Cœur, est de Jules Dumoutet. Dans cette chapelle sont exposées deux remarquables tapisseries des Gobelins d'après Raphaël : la Mort d'Ananie et la Guérison du boiteux par saint Pierre et saint Jean à la porte du temple.

Chapelle des Tullier ou de Sainte-Anne (10e travée). — Bâtie en 1531-1532 aux frais de Pierre Tullier, doyen du chapitre († 1540).

Chapelle d'Aligret ou de Saint-Joseph (11e travée). — Fondée par Simon Aligret, médecin et « physicien » du duc de Berry, chanoine et chancelier de l'église de Bourges († 1415). Achevée avant 1412. Le fondateur y fut enterré. Sa pierre tombale subsiste encore, mais très effacée. A droite de l'autel, jolie piscine Renaissance.

Chapelle Saint-Thibault ou de l'Archevêché, aujourd'hui *de Sainte-Solange* (13e travée). — Nous avons dit qu'elle présentait certaines parties qui remontaient au XIIe siècle. Elle fut réédifiée au début

de xve siècle par Guillaume de Boisratier, chancelier du duc de Berry, archevêque de Bourges (1409-1421), et dédiée par lui à saint Thibault. On l'a restaurée avec un certain luxe vers 1860. Au-dessus de l'autel, fresque sans mérite de M. Geslin, représentant sainte Solange, patronne du Berry, priant au pied de la croix (1865). En face, sur le mur occidental, grande Crucifixion du xve siècle, à nombreux personnages, découverte en 1866 et presque totalement refaite. Dans l'angle sud-ouest s'ouvrait jadis une porte qui communiquait avec l'escalier de Saint-Guillaume et qui à présent n'est plus visible à l'intérieur.

Dépendances. — Sacristie (côté nord, 11e travée). — Construite aux frais de Jacques Cœur en 1446-1447. La porte d'entrée est très élégante. Elle est encadrée de deux pinacles élancés et surmontée d'une accolade que termine un magnifique fleuron. Les niches des piédroits sont dépourvues de statues. Sur l'accolade, sont figurés deux écus : le premier porte les armes du pape Nicolas V ; sur le second, tenu par un angelot, étaient peintes autrefois celles de France. Le vantail, décoré de deux arcatures délicatement sculptées, présente trois blasons aux armes de Jacques Cœur, de son fils Jean Cœur, archevêque de Bourges, et du prédécesseur de celui-ci, Henri d'Avaugour.

La sacristie, qui comprend deux travées, est de forme presque carrée et fait une forte saillie à

l'extérieur. Elle est éclairée par trois fenêtres. Au-dessus de la fenêtre du milieu, on remarquera les armes de France accompagnées d'une devise qui fait allusion à l'origine miraculeuse des trois fleurs de lys que Clovis aurait reçues du ciel après avoir embrassé le Christianisme.

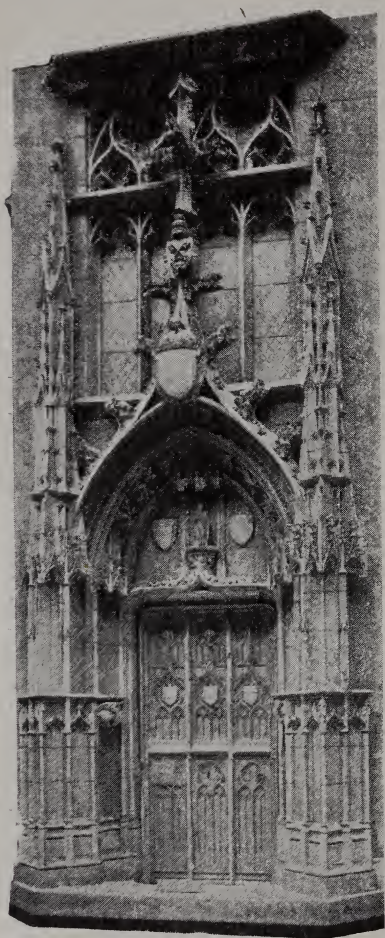


Photo F. Martin-Sabon.

PORTE DE LA SACRISTIE

Le mobilier comprend un retable, une croix et six chandeliers en bois, provenant de l'ancienne collégiale du Château, de belles armoires Louis XV, etc. Nous indiquerons aussi deux tableaux, qui n'ont d'ailleurs pas grand intérêt : la Présentation au Temple et le Mariage de la Vierge. Le second porte la signature : P. Tassin, 1642.

La sacristie avait été décorée de beaux vitraux dont il ne reste que des fragments, à savoir : un cœur avec le Père Éternel, entouré d'anges séraphins, deux médaillons en forme de quatre-feuilles, aux armes de Jacques Cœur, et un écusson suspendu à un tronc d'oranger, accompagné d'une banderole sur laquelle se lit la devise de l'argentier : « A vaillans cœur riens impossible. »

Au-dessus de la sacristie se trouve une salle à laquelle on accède par un petit escalier à vis, pris dans le contrefort, à droite de la porte, et qui prend jour dans la chapelle des Trousseau. Cette salle où se trouvait avant 1559 une assez riche bibliothèque et où on déposa en 1757 les archives de la Sainte-Chapelle, est aujourd'hui le lieu de réunion du chapitre. Au mur méridional, apparaît l'ancienne corniche du XIIIe siècle avec de curieuses figures.

Ancienne salle du chapitre (8e travée). — Située au premier étage d'une construction bâtie au XVe siècle, contre le côté oriental du porche nord, au-dessus d'une voûte en berceau. On y accède par un escalier dont la porte s'ouvre à droite de celle qui mène à la crypte. Les branches d'ogives de cette salle retombent sur de curieux culs-de-lampe à personnages (David, Moïse, prophètes). On conserve aussi dans cette pièce un des médaillons qui ornaient les panneaux des stalles du chœur exécutées au XVIIIe siècle; on y voit la figure de l'évêque saint Pallade.

Au-dessus de cette salle est une autre pièce de même dimension. C'est là que se trouvait, avant l'incendie de 1559, l'atelier des brodeurs, puis jusqu'à la Révolution, la bibliothèque du chapitre.

Sur le porche nord enfin est une troisième salle, plus vaste, qui communique avec la précédente par une porte de fer et qui contenait jadis les archives du chapitre.

Photo A. Bonnet.

DÉTAIL DE LA PORTE CENTRALE DE LA FAÇADE OCCIDENTALE

IV

VITRAUX

La cathédrale de Bourges forme un musée incomparable pour l'histoire de la peinture sur verre aux XIIIe, XVe et XVIe siècles. Celle de Chartres, sa rivale, est sans doute encore plus riche en verrières du XIIIe siècle, mais, par contre, elle n'en possède pour ainsi dire pas de la fin du moyen âge ni de la Renaissance.

Les vitraux de Saint-Étienne ont souffert, comme tant d'autres, de mutilations à jamais regrettables. Le XVIIe siècle ne sut ni conserver, ni réparer, ni remettre en place ceux qui avaient été ébranlés par les ouragans et les incendies. C'était l'époque où on se livrait à des interpolations absurdes. Le XVIIIe siècle devait faire plus. En 1760, les chanoines, sous prétexte que l'église était trop sombre, supprimèrent, sans aucun scrupule, une partie des belles vitres peintes du premier bas côté du chœur, surtout du côté sud, ce qui fait que sur vingt-six figures environ de saints évêques du diocèse de Bourges, nous n'en possédons plus que huit.

Les verrières du chœur et du déambulatoire ont

été plus ou moins bien restaurées par un nommé Thévenot, de 1845 à 1847. Celles des chapelles sont encore en certains endroits très mutilées ou présentent des fragments intercalés d'une autre époque (chapelles de la Vierge, des Copin, des Le Roy, etc.). Il est fort à souhaiter qu'une main discrète fasse disparaître un jour ces injures du temps et des hommes.

Vitraux du XIIIe siècle[1]. — Les vitraux du XIIIe siècle qui garnissent les fenêtres du chœur, du déambulatoire et des chapelles absidales, sont un éblouissement pour l'œil. Ce sont des merveilles de couleur, d'une variété de tons infinie. « Cette profonde poésie de lumière que nos climats ne connaissent pas, éclat des verdures éternelles, splendeur des montagnes lointaines et de la mer, tout cet enchantement dont rêve l'homme du nord, nos artistes le mirent dans leurs vitraux. » (Émile Mâle.)

Nous ignorons malheureusement les noms des artistes qui nous ont laissé à Bourges de tels chefs-d'œuvre. Nous savons seulement que les donateurs étaient, comme à Chartres et ailleurs, de puissantes corporations : les maçons, les tisserands, les tanneurs, les bouchers, les pelletiers, les architectes, les tailleurs de pierre, les charpentiers, les ton-

[1] La cathédrale possède un précieux vitrail du XIIe siècle enchâssé dans une fenêtre du second bas côté sud de la nef et qui représente l'Annonciation et l'Adoration des Mages. Nous le mentionnons à part.

neliers, etc. Le vitrail représentant saint Guillaume fut offert par la comtesse Mathilde de Nevers († 1257), arrière-petite-nièce de l'archevêque.

L'ensemble des vitraux du chœur de Saint-Étienne est admirablement compris quant à l'ordonnance et à la place des sujets. En commençant par les fenêtres hautes, on voit d'abord, au nord, les prophètes, de taille gigantesque et d'une expression d'étrange rudesse et de sauvage grandeur; ce sont eux qui, pendant vingt siècles, de Moïse à saint Jean-Baptiste ont annoncé et attendu le Messie; puis le Rédempteur apparaît à la fenêtre centrale, montré par le Précurseur. Au midi, côté de l'Épître, se tiennent les apôtres, qui reçurent la mission d'aller annoncer l'évangile à travers le monde et de fonder l'Église. Dans le grand collatéral, ce sont les saints évêques du Berry, successeurs des apôtres, qui continuèrent à enseigner la parole divine et à gouverner l'Église. Enfin, dans le second bas côté et dans les chapelles rayonnantes, les verrières nous montrent l'interprétation des écritures par les Pères, la prédication de l'Évangile, la conversion du monde, les conseils évangéliques mis en pratique par la vie des saints.

C'est cette dernière série de vitraux qui est la plus curieuse. Ils sont le fruit du haut enseignement proposé aux fidèles. On y insiste surtout sur la concordance mystique de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le vitrail dit de la Nouvelle-Alliance, par exemple, nous offre toute une suite de scènes où les commentateurs voyaient des figures

de la croix de Jésus-Christ (le bois qu'Isaac a chargé sur ses épaules, le signe ou *tau* que tracent les Juifs sur la porte de leur maison, etc.). Les sujets de ces compositions étaient indiqués par des clercs familiers avec la science théologique.

Les vitraux narratifs, consacrés à la légende des saints, dont la principale source est la *Légende dorée*, sont plus fréquents. Il faut sans doute en rechercher la cause en partie dans la présence des reliques que conservait la cathédrale. Mais il importe aussi de se rappeler que beaucoup de ces vitraux avaient été offerts par des corporations qui tout naturellement faisaient représenter l'histoire de leurs patrons. Ainsi la verrière de la vie de saint Thomas fut donnée par les architectes et les tailleurs de pierre. Il est très possible aussi que celle de l'histoire de saint Jacques le Majeur ait été exécutée aux frais d'une confrérie de Saint-Jacques.

Les vitraux du chœur et du déambulatoire de Saint-Étienne doivent dater de 1220 environ. Certains d'entre eux offrent des analogies frappantes avec ceux de la cathédrale de Chartres (vitraux de la Passion, du Bon Samaritain, de l'Enfant prodigue, grandes figures des fenêtres hautes). Des rapports non moins évidents se constatent avec les verrières de Tours, du Mans, de Sens, de Rouen, de Cantorbéry et de Lincoln en Angleterre. Dans le premier quart du XIIIe siècle, il y avait dans le nord de la France, à Chartres, un grand atelier de peinture sur verre et c'est sans doute de cet

atelier que sont venus les artistes qui ont travaillé à Bourges et près des autres cathédrales françaises ou anglaises. On peut supposer, il est vrai, que les vitres peintes de Bourges ont été fabriquées à Chartres et expédiées toutes prêtes à être montées. En tout cas, l'influence et la prépondérance de l'école chartraine à cette époque reste indéniable.

Fenêtres hautes du chœur. — Dans l'axe de l'édifice, la Vierge tenant l'Enfant que montre saint Jean-Baptiste; à droite saint Étienne, patron de l'église, en place d'honneur. Au nord, les prophètes. Au midi, les apôtres, les évangélistes et quelques disciples.

Premier bas côté du chœur. — Dans l'axe du chœur, la Vierge tenant l'Enfant (au-dessous, l'Annonciation) et le Christ-Juge (au-dessous, Résurrection des morts). A gauche du Christ, saint Étienne; à droite de la Vierge, saint Laurent. Les autres verrières représentent des saints évêques de Bourges, depuis saint Ursin jusqu'à saint Guillaume. Sur les huit figures qui nous ont été conservées — il y en avait probablement vingt-six primitivement — on ne peut guère reconnaître, grâce aux inscriptions, que saint Ursin (le premier après saint Laurent), saint Sulpice Sévère (le troisième du même côté) et saint Guillaume (au midi, après saint Étienne). Au-dessous de ce dernier, est agenouillée la comtesse Mathilde de Nevers, morte en 1257, donatrice du vitrail. Quelques-unes de ces verrières ont été offertes par des corporations :

mégissiers, bouchers, etc., représentés, au bas des panneaux, dans l'exercice de leur métier.

Vitrail de la comtesse Mathilde. L'archevêque saint Guillaume.

(Extrait de *Cahier et Martin. Monographie de la cathédrale de Bourges.*)

Second bas-côté du chœur et chapelles absidales. — Fenêtre avant la première chapelle absidale du nord. Parabole de Lazare et du mauvais riche. Donateurs : les maçons figurés, comme pour les autres vitraux, à la partie inférieure, dans trois parties de médaillons.

Chapelle Sainte-Croix. — Légendes de Sainte-Marie l'Égyptienne (à gauche), de Saint-Nicolas (au milieu) et de sainte Marie-Madeleine (à droite).

Fenêtres suivantes. — Invention des reliques de Saint-Étienne. Donateurs : les fontainiers. — Parabole du Bon Samaritain (lire de haut en bas, par exception). Donateurs : les tisserands. Légende très populaire au moyen âge. Le bon Samaritain qui panse les blessures du moribond et le conduit

jusqu'à l'hôtellerie, c'est Jésus-Christ qui guérit les plaies de l'humanité et qui mène lui aussi vers l'hôtellerie, c'est-à-dire l'Église. Vitraux analogues à Chartres, à Sens et à Rouen.

Chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes. — Vies de saint Denis (à gauche), de saint Pierre et saint Paul (au milieu) et de saint Martin (à droite).

Fenêtres suivantes. — Histoire de l'Enfant prodigue. Donateurs : les tanneurs. — Verrière dite de la Nouvelle Alliance. Donateurs : les charcutiers et les bouchers. Une des plus remarquables par la composition. Concordance de certains faits de l'Ancien et du Nouveau Testament. (Isaac portant le bois de son sacrifice est une figure du Christ chargé de sa croix, etc.). Vitraux semblables à Chartres, au Mans et à Tours.

Fenêtres après la chapelle de la Vierge. — Le Jugement dernier. — La Passion. Donateurs : les pelletiers.

Chapelle Sainte-Philomène. — Vies de saint Laurent (à gauche), de saint Étienne (au milieu) et de saint Vincent (à droite).

Fenêtres suivantes. — Magnifique vitrail de l'Apocalypse. Composition curieuse et isolée, qui n'est pas une illustration, mais un commentaire de l'Apocalypse. — Histoire de saint Thomas, empruntée à la légende. Donateurs : les architectes et les tailleurs de pierre.

Chapelle Jeanne d'Arc. — Vies de saint Jacques le Majeur (à gauche), de saint Jean-Baptiste (au milieu) et de saint Jean l'Évangéliste (à droite). Le pre-

mier vitrail a été donné, sans doute, par une confrérie de Saint-Jacques (peigne de saint Jacques semé sur le fond).

Fenêtre suivante. — Histoire de Joseph. Donateurs : les charpentiers, les tonneliers, les charrons et les cercliers. Joseph est une préfigure de Jésus-Christ par sa vie entière.

Nef. — Les fenêtres de la nef sont garnies seulement de grisailles. Il faut certainement voir là une raison d'économie. Vers le milieu du XIIIe siècle, les ressources n'étant sans doute plus suffisantes, on a voulu terminer à peu de frais une œuvre commencée avec magnificence.

La partie supérieure des vitraux présente encore toutefois des médaillons ou rosaces avec personnages. Au nord, ce sont des saints : SS. Pallade et Guillaume, Brice et Martin, Étienne et Vincent. Au midi, le Couronnement de la Vierge, Samuel et saint André, l'Annonciation, un martyr et le Christ, etc.

Les fenêtres du premier bas côté offrent dans le haut des médaillons semblables. On reconnaît, au nord, le roi David, jouant de la harpe ou du psaltérion, et Saül ; au midi les mêmes personnages, d'autres jouant de l'orgue ou frappant sur des clochettes (interprétation des psaumes), l'Annonciation, etc.

Vitraux postérieurs au XIIIe siècle. — Les vitraux du XIVe siècle sont très rares à la cathédrale de Bourges. On ne peut guère citer pour cette époque que la rose du grand fenestrage de la façade occi-

VITRAIL DE L'ENFANT PRODIGUE — VITRAIL DE LA NOUVELLE ALLIANCE

(Extrait de *Cahier et Martin*).

dentale. Par contre, les verrières de la fin du moyen âge et de la Renaissance sont nombreuses et permettent de suivre de très près l'évolution et la transformation de l'art de la peinture sur verre depuis les premières années du XVe siècle jusqu'au début du XVIIe.

L'origine de ces vitraux est en général facile à déterminer. Les donateurs, presque toujours les fondateurs des chapelles, sont le plus souvent figurés dans le tableau, présentés ou non par leurs saints patrons (maréchal de Montigny et sa veuve Gabrielle de Crevant, Jean de Breuil, Pierre Trousseau, Simon Aligret, Pierre Tullier, etc.). S'ils n'apparaissent pas dans la composition, leurs armoiries du moins sont indiquées dans telle ou telle partie de la fenêtre.

Les artistes auxquels nous devons ces belles verrières sont presque tous inconnus. Il faut se défier des attributions proposées par les auteurs anciens. On a relevé beaucoup de noms de peintres-verriers travaillant à Bourges aux XVe et XVIe siècles, mais il est très rare de retrouver leurs œuvres.

Le plus illustre d'entre eux paraît avoir été Jean Lescuyer, né vers 1480, qui alla, de bonne heure, dit-on, étudier et copier des modèles en Italie. En 1522, il exécuta des vitraux pour les fenêtres de la chapelle de l'Hôtel-Dieu, et en 1546, il répara ceux de la façade occidentale de la cathédrale. Il mourut en 1556 et fut enterré à Bourges, dans l'église Saint-Jean-des-Champs.

Le vitrail de la chapelle de Pierre Copin (1517-

1519) et celui de la chapelle des Tullier (1532) lui sont attribués avec beaucoup de vraisemblance. Ils offrent, en effet, la plus grande analogie avec une magnifique verrière de l'église Saint-Bonnet, à Bourges (légende de saint Claude, donatrice : Laurence Fauconnier), portant sa signature avec la date de 1544, et dont on peut rapprocher l'histoire de saint Jean l'Évangéliste et la Résurrection, dans le même édifice.

Quelques hypothèses ou quelques rapprochements peuvent être faits pour les vitraux des chapelles que nous allons décrire. Ainsi la verrière de la chapelle des Trousseau et celle de la chapelle d'Aligret offrent des ressemblances évidentes avec les fragments intercalés dans les fenêtres de la crypte et qui proviennent de la Sainte-Chapelle de Bourges. On sait que les cartons des belles figures d'apôtres et de prophètes qui sont représentées sur ces fragments sont attribués à André Beauneveu, artiste attitré du duc de Berry.

La partie inférieure du grand fenestrage de la façade occidentale n'est pas sans rappeler les vitraux de la chapelle Jacques-Cœur (même sujet et mêmes détails de facture) et ceux de l'hôtel du célèbre argentier, ainsi que les fragments qui subsistent dans la sacristie. Si l'on en croit Pierre Le Vieil, il faudrait songer ici à Henri Mellein, qui demeurait à Bourges en 1431. Les figures de la verrière de la chapelle Saint-Loup ou de Beaucaire sont à comparer avec celles qui ornent les fenêtres de la Sainte-Chapelle de Riom (mêmes cartons peut-être).

Enfin il paraît évident que le vitrail de la chapelle de Breuil (1467) est du même atelier que celui de la chapelle des Le Roy.

Crypte.— Dans cinq des douze fenêtres de la crypte sont enchâssés, nous l'avons dit, des fragments importants de vitraux provenant de la Sainte-Chapelle, exécutés vers 1404, et représentant des prophètes et des apôtres (David, Isaïe, etc.), d'une grande valeur artistique. Les cartons ont été attribués à André Beauneveu qui peignit dans un livre d'heures du duc de Berry des figures d'apôtres de même style. Il est à noter qu'on a inscrit sur les banderoles que tiennent les apôtres douze articles du Credo, opposés à douze paroles prononcées par les prophètes. Cette idée de faire correspondre un verset prophétique à une affirmation du Credo n'est pas rare à la fin du moyen âge.

Grand fenestrage de la façade occidentale. — La magnifique rose date de 1390 environ, c'est-à-dire du temps du duc de Berry. La partie inférieure du fenestrage ne remonte qu'au milieu du xve siècle. On y voit l'Annonciation, entre saint Guillaume archevêque de Bourges, saint Jacques, saint Étienne et saint Ursin (?). Le grand fenestrage a été réparé après l'écroulement de la tour nord en 1506.

Chapelles de la nef et du chœur. Côté nord. — *Chapelle de Montigny* (3e travée). — Vitrail daté de 1619, Assomption de la Vierge. Au-dessous, portraits du maréchal de Montigny et de Gabrielle de Crevant, en costume de veuve, qui fit exécuter la verrière.

Chapelle des Fradet (4e travée). — Vitrail exécuté

Apôtre d'un vitrail de la Sainte-Chapelle de Bourges
(Extrait de *Des Méloizes. Les Vitraux de la cathédrale de Bourges postérieurs au XIIIe siècle.*)

entre 1462 et 1467. Les quatre évangélistes. Au-

dessus, le Saint-Esprit planant sur la Vierge, les apôtres (Assomption), le Christ en croix, la résurrection et Jésus apparaissant à la Madeleine.

Chapelle de Beaucaire (5e travée). — Vitrail de 1470 environ. Saint Grégoire, saint Augustin, saint Jérôme et saint Ambroise. Au-dessus, Résurrection des morts et Jugement dernier. Il y a un vitrail identique à la Sainte-Chapelle de Riom.

Ancienne salle du chapitre (8e travée). — Une des fenêtres a des vitraux de la fin du XVe siècle représentant le Martyre de saint Étienne et au-dessus la Trinité entourée d'anges.

Chapelle de Bar (9e travée). — Vitrail de 1517-1518. Vie de saint Denis, en seize compartiments. C'est une illustration d'un « mystère de saint Denis ». Dans le tympan, Dieu le fils bénissant.

Chapelle de Breuil (10e travée). — Vitrail de 1467 (inscription). Adoration des Mages; on reconnaît Jean de Breuil, fondateur de la chapelle, présenté par saint Jean-Baptiste, et son frère, Martin de Breuil, chanoine.

Chapelle des Trousseau (12e travée). — Verrière de 1404-1406. La Vierge et l'Enfant, avec saint Ursin ou saint Guillaume et saint Sébastien; saint Jacques, Jacques Trousseau, Ve du nom, et Philippe de la Charité, sa femme, père et mère de Pierre Trousseau, fondateur, lequel apparaît tenant le modèle de la chapelle et présenté par saint Étienne; enfin les deux frères de celui-ci et leur sœur. Dans le haut, anges tenant les armoiries de Clément VII et Benoît XIII.

Chapelle Jacques-Cœur (13e travée). — Vitrail de

VITRAIL DE LA CHAPELLE JACQUES-CŒUR
(Extrait de *Des Méloizes*.)

1448-1450, attribué à Henri Mellein, qui a proba-

blement exécuté aussi les verrières de l'hôtel Jacques-Cœur. Annonciation, entre saint Jacques et sainte Catherine. Au-dessus, Dieu le père. Armoiries des L'Aubespine ajoutées au XVIIe siècle.

Chapelle de la Vierge (abside). — Vitraux de l'extrême fin du XVIe siècle, dont la donation est attribuée à Claude de La Châtre, maréchal de France. Très mutilés. Scènes de la vie de la Vierge. Fragments d'autres verrières intercalés maladroitement. On reconnaît une Adoration des Mages (fin du XVe siècle) et une Descente du Saint-Esprit (début du XVe, provenant de la Sainte-Chapelle ?).

Chapelles de la nef et du chœur. Côté sud. — *Chapelle des Copin* (3e travée). — Vitrail Renaissance, de 1518 environ, attribué à Jean Lescuyer. Légendes de saint Laurent et de saint Étienne. Dans le tympan, instruments de la Passion et figures qui s'y rattachent (voile de sainte Véronique, etc.) Réparations maladroites et morceaux intercalés.

Chapelle des Le Roy (4e travée). — Vitrail de 1473-1474. L'Assomption. Dans le tympan, la Vierge entourée d'anges. Dans les lancettes, les apôtres. Cette fenêtre a beaucoup souffert.

Chapelle d'Étampes (5e travée). — Vitraux du début du XVe siècle, qui proviendraient de la Sainte-Chapelle du duc de Berry ou peut-être de la chapelle que ce prince avait fait élever ou plutôt commencer en cet endroit. Dans deux des fenêtres, armes de Berry, soutenues par de délicieuses figures d'anges.

Chapelle des Tullier (10e travée). — Vitrail de 1532,

par Jean Lescuyer, de style Renaissance. Tableau

VITRAIL DE LA CHAPELLE DES TULLIER
(Extrait de *Des Méloizes.*)

de famille. La Vierge et l'Enfant, avec le petit saint Jean-Baptiste, saint Pierre présentant le père et la

mère du fondateur de la chapelle, saint Jean accompagnant Pierre Tullier, fondateur, et ses deux frères, Jean et François, chanoines, enfin saint Jacques le Majeur (?) avec les quatre neveux du même, chanoines également. Dans le haut, le Christ bénissant, entouré d'une multitude d'anges.

Chapelle d'Aligret (11e travée). — Vitrail du début du xve siècle (avant 1412). Simon Aligret, accompagné de ses deux neveux, Simon et Denis Faverot, est présenté par saint Thomas (?), sainte Catherine d'Alexandrie, saint Hilaire de Poitiers (?), saint Michel (?), avec quatre personnages non identifiés. Dans le haut, le Jugement dernier.

Chapelle Saint-Thibault (13e travée). — Vitrail de 1409-1410. Dans le tympan, anges supportant les armes du pape Alexandre V, de Berry et de France. D'autres anges musiciens à la bordure.

Trésor. — Le trésor de Saint-Étienne de Bourges était autrefois un des plus réputés de France. Il avait été enrichi, en 1757, de celui de la Sainte-Chapelle. Il n'en reste malheureusement presque rien. Il a eu beaucoup à souffrir des guerres de religion au xvie siècle. Les chanoines, de leur côté, vendirent plus d'une fois, pour payer certaines dettes — surtout celles occasionnées par les prétendus embellissements du chœur au xviiie siècle — joyaux, tapisseries, objets d'orfèvrerie, argenterie et ornements divers. En 1563, ils envoyèrent à la fonte la châsse de saint Guillaume, pour se libérer de la rente qu'ils devaient au roi. En 1768, ils se trouvaient

en présence de 32.949 livres de dettes, ce qui les obligea à se défaire de tous les parements qui n'avaient plus leur utilité, d'objets provenant de la Sainte-Chapelle et de tapisseries anciennes d'un très grand prix, qui se plaçaient autour du chœur dans les fêtes solennelles (parmi lesquelles la vie de saint Étienne et celle de saint Paul, des anges portant les Instruments de la Passion). La Révolution dispersa enfin tout ce qui pouvait rester de précieux.

Le trésor actuel, assez pauvre, possède un fragment important de la vraie croix, enchâssé dans une croix de vermeil, apporté en 1549 de Jérusalem à Bourges par Jacques Gassot de Deffens et offert par lui à l'église du Fourchaud, un calice et un ostensoir, donnés par le cardinal Du Pont et Mgr de La Tour d'Auvergne, exécutés d'après les dessins du P. Martin, une chape du temps de Louis XIII, richement brodée, un ancien bâton de chantre en argent, une pantoufle dite de saint Austrégisile (de l'époque de François Ier, en réalité), une sorte de camisole en laine et une chaussure de saint Guillaume, etc.

Il faut mentionner à part le masque, moulé sur nature, de sainte Jeanne de Valois ou de France, fille de Louis XI et femme divorcée de Louis XII, morte à Bourges en 1505, après avoir fondé l'ordre des religieuses des Annonciades.

Parmi les pièces les plus précieuses dont on doit particulièrement regretter la perte, nous indiquerons le grand chef reliquaire, en argent doré, de saint Etienne, qui était garni d'émaux, de pierre-

ries et de cabochons. Il avait été commandé par le chapitre en 1476 à Pierre de Chappe, orfèvre. Citons aussi le chef-reliquaire de saint Guillaume et la châsse en vermeil des Innocents.

Photo Giraudon.

Diptyque du consul Anastasius

Il ne faut pas oublier que par un heureux hasard les fameux diptyques d'ivoire que possédait la cathédrale ont été sauvés. Au nombre de trois, ils sont actuellement déposés à la Bibliothèque nationale (Cabinet des Médailles) et au musée de Bourges. Le premier, à Paris, est un diptyque du consul de Constantinople, Anastasius (517). On y voit la figure de ce personnage et au-dessous des scènes de cirque et d'affranchissement. Le second, à Bourges, est aussi un diptyque consulaire, du ve ou du vi^e^ siècle, avec l'effigie du consul (non identifié)

et au bas, deux belluaires combattant des tigres et des lions. Le troisième, à Paris, improprement appelé diptyque, présente deux plaques d'origine différente. La première, du VIe siècle, offre la représentation des neuf Muses accompagnées d'Apollon et une scène dionysiaque; sur la seconde, qui ne remonte qu'au XIe siècle, on reconnaît les évangélistes.

Rappelons, pour terminer, que la fameuse « croix aux camées », faisant partie jadis du trésor de la Sainte-Chapelle et considérée, sans aucune preuve certaine, comme l'œuvre d'Herman Rust, orfèvre du duc de Berry, n'a pas entièrement disparu. Les camées antiques, remis à la Révolution à la Commission des Monuments, sont conservés au Louvre. Ils représentent les bustes de Jupiter, Cybèle, Sérapis, Minerve, Caligula et Drusille, le Christ entre l'archange Gabriel et saint Michel, etc.

Photo F. Martin-Sabon.

Ecoinçon du porche nord

BIBLIOGRAPHIE

Aubert et Thévenot. — *Rapport sur le portail méridional de la cathédrale de Bourges.* (*Congrès archéologique de France*, XVI, 1849.)

Barreau (Abbé). — *Description de la cathédrale, des vitraux de Bourges...* 2e édit.. Châteauroux, 1885, in-8°.

Beaurepaire (Eugène de). — *Les vitraux peints de la cathédrale de Bourges.* (*Bulletin monumental*, LXII, 1897. pl.)

Blanchet (Adrien). — *Les camées de Bourges.* (*Congrès archéologique de France*, XLV, 1898, pl.)

Boinet (Amédée). — *Les sculptures de la Renaissance à la façade occidentale de la cathédrale de Bourges.* Paris, 1910, in-4°, pl. et fig. (Extrait *Revue de l'Art chrétien.*)

Boinet (Amédée). — *Les sculptures de la cathédrale de Bourges.* (*Façade occidentale.*) Paris, 1912, in-4°, pl. et fig.

Boissoudy (Alfred de). — *Le grand orgue de la cathédrale de Bourges.* Bourges, 1883, in-8°.

Buhot de Kersers (A.). — *Les chapelles absidales de la cathédrale de Bourges* (*Bulletin monumental*, XL, 1874, pl.)

Buhot de Kersers (A.). — *Histoire et statistique monumentale du département du Cher.* T. II. Bourges, 1883, in-4°, pl.

Cahier et Martin (P.-P.). — *Monographie de la cathédrale de Bourges*, 1re *partie. Vitraux du XIIIe siècle.* Paris, 1841-1844, gr. in-fol., pl.

Chaumeau (Jean). — *Histoire de Berry.* Lyon, 1566, in-fol.

Clément (Chanoine S.) et Guitard. — *Vitraux de Bourges. Vitraux du XIIIe siècle de la cathédrale de Bourges.* Bourges, 1900, in-8°, fig.

Crosnier (L'abbé). — *Promenade monumentale à Bourges.*

Visite de la cathédrale. (*Congrès archéologique de France*, XVI, 1849.)

Des Méloizes (Le marquis Albert). — *Note sur un très ancien vitrail de la cathédrale de Bourges.* (*Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, IV, 1870-1872.)

Des Méloizes (Le marquis Albert). — *Une inscription inédite de la cathédrale de Bourges.* (*Ibid.*, XV, 1887-1888.)

Des Méloizes (Le marquis Albert). — *Les vitraux de la cathédrale de Bourges postérieurs au XIIIe siècle.* (*Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*, 1887, pl.)

Des Méloizes (Le marquis Albert). — *Les vitraux de Bourges postérieurs au XIIIe siècle.* Lille, 1891-1894, gr. in-fol., 29 pl.

Des Méloizes (Le marquis Albert). — *Les vitraux de Bourges.* (*Congrès archéologique de France*, LXV, 1898.)

Didron. — *Rapport sur les travaux exécutés, de 1829 à 1848, à la cathédrale de Bourges*, publié par Oct. Roger. (*Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, XVI, 1888-1889.) (Indication des articles sur les restaurations du XIXe siècle.)

Dumoutet (Jules). — *Mémoires sur les diptyques de la cathédrale de Bourges.* (*Mémoires lus à la Sorbonne. Archéologie*, 1863, pl.)

Gauchery (P.) et Champeaux (A. de). — *Les travaux d'art exécutés pour Jean de France, duc de Berry.* Paris, 1894, in-4°, 44 pl.

Gauchery (P.). — *Influence de Jean de France, duc de Berry, sur le développement de l'architecture et des arts à la fin du XIVe siècle et au commencement du XVe.* (*Congrès archéologique de France*, LXV, 1898.)

Gauchery (P.). — *Le mausolée des L'Aubespine dans la cathédrale de Bourges.* (*Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, XLVII, 1903, pl.)

Gauchery (P.). — *Les statues et les mausolées des familles de L'Aubespine et de La Grange-Montigny à la cathédrale de Bourges.* (*Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, XXVII, 1903, pl.)

GAUCHERY (P.). — *Mausolée du maréchal de La Grange-Montigny dans la cathédrale de Bourges.* (*Ibid.*, XXIX, 1905, pl.)

GAUCHERY (P.) et GROSSOUVRE (A. DE). — *Notre vieux Bourges.* Bourges, 1912, in-16.

GAUCHERY (P.). — *Restes de l'ancien jubé de la cathédrale de Bourges.* (*Mém. Soc. Antiq. Centre*, XXXVIII, 1919.)

GIRARDOT (Baron A. DE) et DURAND (Hipolyte). — *La cathédrale de Bourges. Description historique et archéologique.* Moulins, 1849, in-18.

GIRARDOT (Baron A. DE). — *Les Artistes de Bourges.* (Extrait des *Archives de l'Art français*, 1861.)

GIRARDOT (Baron A. DE). — *Description des sculptures du portail de la cathédrale de Bourges avant leur restauration.* (*Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, VII, 1877.)

GIRARDOT (Baron A. DE). — *Histoire et inventaire du trésor de la cathédrale de Bourges.* (*Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, XXIV, 1859.)

GIRARDOT (Baron A. DE) et LASSUS. — *Cathédrale de Bourges. Ancienne disposition du chœur.* (*Annales archéologiques*, IX, 1849,)

HIVER DE BEAUVOIR. — *Description du trésor donné par Jean, duc de Berry, à la Sainte-Chapelle de Bourges.* (*Mémoires de la Société historique du Cher*, I, 1855-1860.)

LA THAUMASSIÈRE (Gaspard Thaumas DE). — *Histoire de Berry.* Bourges, 1691, in-fol.

MALE (Émile). — *L'art religieux du XIIIe siècle en France.* 3e édit. Paris, 1910, in-4°, grav.

MALE (Émile). — *L'art religieux de la fin du moyen âge en France.* Paris, 1908, in-4°, grav.

MARGUERYE (R. DE). — *Le grand incendie de la cathédrale de Bourges* [*en* 1559], (*Ibid.*, XVII, 1889-1890.)

MATER (D.). — *Les anciennes tapisseries de la cathédrale de Bourges.* (*Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, XXVII, 1903.)

MATER (D.). — *Notes historiques sur la décoration de la*

chapelle de la Vierge à la cathédrale de Bourges avant la Révolution. (*Ibid.*, XXVIII, 1904.)

PIERRE (J.). — *Décoration du chœur de la cathédrale de Bourges, de 1754 à 1773*. (*Réunion des Société des Beaux-Arts des départements*, XXI, XXIII et XXV, 1897-1901, fig.)

RAYNAL (L.-H. Chaudru DE). — *Histoire du Berry*. Bourges, 1845-1847, 4 vol. in-8°.

ROGER (Octave). — *L'ancien jubé de la cathédrale de Bourges*. (*Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, XVIII, 1891, pl.)

ROGER (Octave). — *Sépultures découvertes en 1856 dans la cathédrale de Bourges*. (*Ibid.*, XIX, 1892, fig.)

ROGER (Octave) et GAUCHERY (Paul). — *La flèche centrale et le faux transept de la cathédrale de Bourges*. (*Mém Soc. Antiq. Centre*, XXXVII, 1917.)

ROMELOT (Chanoine J.-L.) — *Description historique et monumentale de l'église métropolitaine de Bourges*. Bourges, 1824, in-8°, pl.

VIOLLET-LE-DUC. — *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du IXe au XVIe siècle*. Paris, 1854-1869, 10 vol. in-8°, fig.

Photo A. Boinet.

CUL-DE-LAMPE DE LA TOUR NORD DE LA FAÇADE OCCIDENTALE

Photo F. Martin-Sabon.

TYMPAN DE LA PORTE DU PORCHE MÉRIDIONAL

TABLE DES GRAVURES

La cathédrale et les jardins de l'archevêché v
Cul-de-lampe d'une galerie de la crypte vii
Détail de la porte centrale de la façade occidentale 9
Vue générale. Façade méridionale 13
Le Jugement dernier. Les élus. 36
Crypte 39
Nef 43
Travées intérieures de la nef 44
Grand bas côté de la nef (côté sud) 49
Déambulatoire 51
Abside 57
Coupe transversale sur la nef 59
Façade occidentale 65
Portail de la façade occidentale 67
Tympan de la porte Saint-Étienne (façade occidentale). . 69

Tympan de la porte centrale du Jugement dernier 71
Détail de la Résurrection des morts 73
L'archange saint Michel du Jugement dernier 74
Les vendanges. Histoire de Noé (façade occidentale) . . 76
Tympan de la porte Saint-Guillaume à la façade occidentale 78
Le Christ devant Pilate (façade occidentale). 79
Statue de la tour nord de la façade occidentale 81
Statue de la tour nord de la façade occidentale 82
Porche méridional 87
Tympan de la porte du porche nord 88
Statues du portail méridional 89
Chapiteau du porche nord. 91
Statues des L'Aubespine 92
Statue funéraire du duc de Berry 93
Détail de la statue funéraire du duc de Berry 94
Pleureur du tombeau du duc de Berry 95
Saint-Sépulcre de la crypte 96
Judas comptant les trente deniers (fragment du jubé) . . 98
L'Enfer (fragment du jubé) 99
Statue du duc de Berry 103
Statue du maréchal de Montigny. 105
Porte de la sacristie 112
Détail de la porte centrale de la façade occidentale . . . 114
Vitrail de la comtesse Mathilde. L'archevêque saint Guillaume (Extrait de *Cahier et Martin, Monographie de la cathédrale de Bourges*). 120
Vitrail de l'Enfant prodigue. (Extrait de *Cahier et Martin.*) 123
Vitrail de la Nouvelle Alliance (Extrait de *Cahier et Martin.*) 123
Apôtre d'un vitrail de la Sainte-Chapelle de Bourges. (Extrait de *Des Méloizes. Les Vitraux de la cathédrale de Bourges postérieurs au XIIIe siècle*) 127
Vitrail de la chapelle Jacques-Cœur (Extrait de *Des Méloizes*). 129
Vitrail de la chapelle des Tullier (Extrait de *Des Méloizes.*) 131
Diptyque du consul Anastasius. 134
Écoinçon du porche nord 135
Cul-de-lampe de la tour nord de la façade occidentale . . 139
Tympan de la porte du porche méridional. 140
La mort de Caïn (façade occidentale) 142

Photo A. Boinet.

La mort de Caïn. Façade occidentale

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos V

I. — HISTOIRE

Les cathédrales antérieures à la fin du XIIe siècle. 9

La cathédrale actuelle 11

II. — DESCRIPTION

I. — Restes des cathédrales antérieures 30

Ancien caveau des archevêques 30

Vestiges de la cathédrale romane 33

II. — La cathédrale actuelle 36

Plan et dimensions 36

Crypte 38
Intérieur 42
Extérieur 56
Combles 62
Façade occidentale 63
Porte Saint-Ursin 70
Porte Saint-Etienne 70
Porte du Jugement dernier 72
Bas-reliefs des soubassements des portes du Jugement, de Saint-Etienne et de Saint-Ursin 75
Porte de la Vierge 76
Porte Saint-Guillaume 77
Bas-reliefs des soubassements des portes Saint-Guillaume et de la Vierge 79
Tours 80
Grand housteau 83
Pilier-butant 84
Porches latéraux 85
Porte nord, dite de Notre-Dame de Grâce 86
Porte sud 89

III. — **Accessoires et objets mobiliers** 92
Crypte 92
Chœur 95
Ancien jubé 97
Nef 100
Chapelles 102
I. Chapelles du rond-point 102
Chapelle Sainte-Croix 102
Chapelle de Notre-Dame de Lourdes 102
Chapelle de la Vierge 102
Chapelle Sainte-Philomène 104
Chapelle Jeanne d'Arc 104
II. Chapelles de la nef et du chœur 105
Chapelle de Montigny ou des fonts-baptismaux . 105
Chapelle des Fradet ou de Saint-Benoît 106
Chapelle de Beaucaire ou de Saint-Loup 107

Chapelle de Bar ou de Saint-Denis 107
Chapelle de Breuil ou de Saint-Jean Baptiste . . 107
Chapelle de Reims ou des Trousseau. 107
Chapelle Jacques-Cœur ou de Saint-Ursin. . . . 107
Chapelle des Copin ou de Saint-Papoul 109
Chapelle des Le Roy 109
Chapelle d'Etampes ou du Sacré-Cœur 109
Chapelle des Tullier ou de Sainte-Anne. 110
Chapelle d'Aligret ou de Saint-Joseph 110
Chapelle Saint-Thibault ou de Sainte-Solange . . 110
Dépendances 111
Sacristie. 111
Ancienne salle du chapitre. 113

IV. — **Vitraux** 115
Vitraux du XIIIe siècle. 116
Fenêtres hautes du chœur 119
Premier bas côté du chœur 119
Second bas côté du chœur et chapelles absidales. 120
Nef 122
Vitraux postérieurs au XIIIe siècle 122
Crypte. 126
Grand fenestrage de la façade occidentale. . . . 126
Chapelles de la nef et du chœur 126
Trésor. 132

Bibliographie. 136

Table des gravures. 140

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCCr

Paris
H. Jouhaux
Editeur
6, Rue de Jouhaux